

TABLETTES

MIXTES,

OU

L'INCONNU à LONDRES.

AVEC FIGURES.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,
Chez G. MEYER.

M.DCC.XLII.

TABLIETTES

TABLETTE

TABLETTE



RECOUPE



TABLETTE
DE
MÉTIER
M.DCCXIII



TABLETTES MIXTES,

O U

L'Inconnu à Londres.

ON en étoit demeuré, à l'égard de la deduction des Droits du Roi de *Pologne*, en un point, qui certainement excitoit d'autant plus la curiosité, que ce Pacte de famille de 1703 paroïssoit être comme un mort, que la Cour de *Dresde* tiroit hors du Tombeau, dans l'esperance d'avoir assez de vertu pour le faire revivre ; aussi premeditai-je, en quittant nôtre Philosophe, de ne lui donner repit, pour nous faire part du reste des Re-

A 2 marques,

marques, Reflexions, &c; sur l'Ecrit de la Cour de *Saxe*, que jusqu'au lendemain. J'eus même soin de le prévenir à ce sujet avant de m'en séparer, & je lui tins si bien parole, que le jour suivant je me trouvais chez lui à huit heures du matin. Ma visite vous paroitra peut-être un peu precocce, lui dis-je, mais il y a certaines demangeaisons, qu'on n'est pas toujours maître de contenir dans leur Orbe. On goûte d'ailleurs de si sensibles satisfactions à être avec vous, & il y a tant à profiter, que vous ne devez point trouver étrange l'avidité que j'ai à vous importuner; en un mot la suite de l'Ecrit en question m'amène. Après m'avoir assuré par un compliment naturel, qu'il étoit charmé de ma franchise, il remit avec grace à une autrefois, l'arrangement de quelques livres, à quoi je le trouvais occupé en arrivant.

Mon Elève, me dit-il alors, va apporter dans l'instant l'ordinaire du
Matin,

Matin, nous dejeunerons, ensuite je serai à vos ordres, car il faut que vous sachiez, que je ne suis rien moins que disciple de ce fou de *Democrite*, dont la Philosophie seroit capable d'extenuer le corps le plus robuste, & l'esprit le plus fort, & le plus fertile : aussi suis-je de l'avis de *Strabon*, lorsque *Democrite* lui reproche, qu'il ne pense qu'à boire & à manger, il repond : *Quand je nourris le Corps, l'Esprit s'en porte mieux.* Enfin mon Philosophe étoit naturellement jovial : son Eleve, ou la Gouvernante, dont il est parlé dans la premiere partie, entra avec une Corbeille où il y avoit de quoi déjuener à l'*Angloise*, & après avoir officié à trois, voici comme continuë à parler l'Ecrit en question, dit mon Philosophe.

AINSI que le disoit fort bien la Cour de *Saxe*, c'étoit une Disposition d'un Pere faite entre ses Enfants à la quelle l'ouverture de la Succession d'*Espagne* avoit fait penser ;

mais Succession, que pour le bien & équilibre du Pouvoir en Europe, la plus part des Puissances, ne pouvoient souffrir la réunion à celle d'*Autriche*, ni permétre qu'Elle fut ravie aux Princes de cette Maison. Par consequent, il étoit d'autant plus de nécessité indispensable, que les Droits legitimes qu'avoit l'ainé des Archiducs à la Monarchie d'*Espagne*, fussent cedés à *Charles*, que *Joseph* étoit Roi des Romains.

LA chose fut : elle ne pouvoit être autrement, & les circonstances occasionnerent la Convention faite entre l'Empereur *Leopold*, & ses deux Fils, un Acte de Cession de la Couronne d'*Espagne*, en faveur du Cadet des deux Freres, qui prit le Titre de Roi d'*Espagne*, sous le nom de *Charles III.* & deux Actes de ce Roi, par un des quels, il acceptoit l'ordre de Succession, & par l'autre la Couronne d'*Espagne*.

QUI

QUI ignore au reste, que, quoique la Couronne d'*Espagne*, auroit dû, suivant les Droits de la Nature, être sur la tête d'un Prince d'*Autriche*, qu'un Prince de *Bourbon* la portoit? On avoit donc cédé à *Charles* des Royaumes & des Etats, qui valoient à la verité, ceux dont *Joseph* ne pouvoit manquer de jouir, pourvû qu'il survecut à *Leopold* son Pere, comme la chose arriva.

MAIS la difference qu'il y avoit de l'une à l'autre Succession étoit, que *Charles* devoit disputer à la pointe de l'Epée, celle, qu'on lui avoit cédé, contre un concurrent soutenu par des forces si formidables, qu'en triompher, auroit été très bien gagner la Couronne cédée. Il n'en étoit pas de même de *Joseph*, il n'avoit qu'à attendre le moment de la mort de *Leopold*, pour hériter de ses Royaumes & Etats, & pour monter en même tems au Trône Imperial. Passons cûtre.

EN faveur de cette Cession faite à *Charles* de la Couronne d'*Espagne*, on fait consentir ce Prince, que les Filles de *Joseph* son Frere, héritent au défaut de Mâles, préferablement aux siennes, des Royaumes & Pais héréditaires de la Maison d'*Autriche* Allemande, & le même *Charles* promet, disoit la Cour de *Drèsde*, de ne jamais contrevenir, ni permettre que par les siens il fut contrevenu à ce Reglement. Mais *Charles* n'ayant consenti à telles choses qu'en faveur de la Cession qu'on lui faisoit de la Couronne d'*Espagne*, on demande à ce sujet, si celui qui cède une Terre à un autre sous conditions, ne doit pas faire jouir de la Terre celui à qui la Cession en a été faite, & si au défaut de quoi, ce dernier ne doit pas être indemnisé, ou tout au moins n'être plus obligé à tenir les Engagemens qu'il pourroit avoir contracté en faveur de la Cession qu'il auroit accepté de la dite Terre?

Tous

Tous les Jurisconsultes conviennent de cette vérité. Si pas un ne la nie, *Charles*, après avoir donc été le jouet du sort des Armes, qui le contraignirent d'abandonner une Succession qu'il auroit pû transmêttre à ses Filles, s'il fut parvenu à s'en voir Maître & paisible possesseur, *Charles* donc dis-je, après une si mauvaise fortune, ne pouvoit plus être tenu, s'il ne le vouloit, d'observer le dit ordre de Succession, ni les Actes faits à ce sujet, puisqu'il étoit sensé, que tous ces instrumens, ne pouvoient avoir force de loi, qu'autant que ce Prince se trouveroit en jouissance de la Couronne d'*Espagne*, en faveur de la quelle il avoit consenti à tout ce que l'on avoit jugé raisonnable à cet effet. Le principal dessein qu'on avoit eû par tous ces arrangemens, étoit, de former deux Branches Monarchiques des Descendans de *Joseph* & de *Charles*, & d'empêcher par là les Royaumes & Etats *Autrichiens*,

situez en *Espagne*, &c. & ceux situez en *Allemagne*, &c. de pouvoir appartenir à une même personne ; mais ce dessein finissant sans réussite, c'est à dire, les deux Branches n'ayant pu être formées, tout ce qui pouvoit avoir été fabriqué à cet égard, tomboit de soi même & demeueroit sans vigueur.

S'IL en eut été autrement, l'Archiduchesse *Marie Josephine*, l'Aînée des Filles de l'Empereur *Joseph*, eût-Elle renoncé aussi aisement qu'Elle le fit, à la Succession *Autrichienne* ? cette renonciation fût pourtant faite dans les meilleures formes.

PLUS, quoique le Manifeste de *Saxe* dise ; Cette Archiduchesse ne pouvoit espérer de parvenir à un établissement sans consentir à renoncer, il se trouve cependant des Actes Autentiques, qui instruisent du contraire ; puisque on y voit, non seulement, que la même Princesse avoit renoncé de plain gré, mais consenti,

ra-

ratifié & reconnu après son Mariage, s'en tenir à l'ordre de Succéssion établi en 1713, par l'Empereur *Charles*, avec Elle le Roi de *Pologne* & Electeur de *Saxe* son Beau Pere & le Prince Royal de *Saxe* son Epoux, & promis avec toutes les formalitez nécessaires, de ne jamais y aller à l'encontre, sous quelque pretexte que ce fût. Cela se voit dans l'Acte de Succéssion que l'Empereur *Charles* fit publier & recevoir des Etats des Royaumes & Provinces *Autrichiennes*, en 1723.

EST il besoin d'autre preuve pour démontrer que l'Archiduchesse *Marie Josephine*, n'avoit pas plus été contrainte à renoncer, que l'Archiduchesse sa sœur la Duchesse Electrice de *Baviere*? Il est du moins très visible & naturel de présumer, que s'il y auroit eû quelque contrainte à ce sujet avant le Mariage, la même chose ne pouvoit engager la Princesse, à réiterer par après, de

s'en tenir à ce qui avoit été fait, ni porter son beau Pere, & son Epoux à le confirmer. Il est à croire au contraire, que si *Marie Joseph*, avoit senti la moindre repugnance à renoncer, au lieu de reitérer à consentir, que la *Pragmatique* de *Charles*, eût son effet, Elle s'y fût fortement opposée; & que le Roi son Beau-Pere & le Prince Royal son Epoux, loin d'adhérer & à reconnoître pour bon & valide, tout ce que l'Empereur & la Princesse sa Niece avoient fait, en faveur de la Succession, ils auroient été les premiers à s'en plaindre. D'ailleurs, si on veut, que l'Acte de renonciation de la Reine de *Pologne*, & les acquiescemens de son Beau-Pere & de son Epoux, soient de choses inutiles, par quelle raison pourroit-on prétendre, que les Actes de *Charles*, en faveur des Filles de *Joseph*, devoient être irrévocables, puisque les uns & les autres étoient construits en stiles & termes, qui leurs don-

donnoient, en quelque maniere, une force égale? Il est notoire qu'une porte doit être ouverte ou fermée. Personne n'a jamais pû trouver moyen d'opposer en cela, la moindre contradiction valide. Par consequent, il faut adopter les Actes de part & d'autres, pour des Chançons, ou pour de pièces qui doivent être considérées. C'est à dire qu'on doit les adopter pour bonnes ou mauvaises. De quelque maniere qu'on les reçoive, on trouvera encore, tout le Droit du côté de la Reine de *Hongrie*. Rien n'est plus aisé à demontrer, les personnes susceptibles de conception, en vont être convaincuës dans l'instant.

SANS aller éplucher si l'Empereur *Leopold* étoit en Droit d'eriger, comme l'avance la Cour de *Dresde*, un Pacte Succéssoire, il paroît assez vraisemblable que cet Empereur n'avoit réglé l'Ordre de Succession, ainsi qu'il le fit, que par des Sages prévoyances, qui lui faisoient peut-être pressentir,

14 T A B L E T T E S

prèssentir, que sa Posterité Masculine, devoit finir avec ses deux Fils.

QUOIQUE' IL en fût, on n'avoit pas dessein à *Vienne*, non plus qu'en la plûpart des autres Cours de l'Europe, de laisser effectuer les dernieres volontez de feu *Charles II.* Roi d'*Espagne*. La Cession que fit *Joseph*, à son Frere de cette Couronne, & les Guerres sanglantes qui s'ensuivirent, sont Garantes de la ferme envie qu'on avoit, de la mettre sur la tête du second Fils de *Leopold*.

INCERTAIN pourtant d'un avenir impénétrable, il falloit prévoir tout événement, qui auroit pû rendre héréditaires les deux Successions, dans une même Maison. Ne pouvant savoir au reste, si le Frere de *Joseph* Roi de *Romains*, regneroit en *Espagne*, ignorant d'ailleurs, qui des Fils de *Leopold* survivroit à l'autre, d'un autre côté, peu assuré s'il laisseroient lignées Masculines, il étoit par consequent necessaire, en partageant
les

les Etats *Autrichiens*, situez tant en *Espagne*, qu'en *Allemagne*, &c. entre les deux seuls Princes qui restoient de la Maison d'*Autriche*, de regler les choses de maniere, que tous ces Etats ne pûssent pas tomber (au default de Mâles) sur la tête d'une seule Fille de *Joseph*, ou de *Charles*; On vouloit en un mot, au cas que tous les Royaumes & Etats *Autrichiens*, tant *Espagnols* que autres, vinsent à devoir tomber à des Filles, on vouloit dis-je, que l'Ainée de celles de *Joseph*, hériteroit des Etats, dont *Leopold* étoit en possession.

ON avoit réglé les choses ainsi, parceque *Charles*, venant à survivre à *Joseph*, & *Joseph* ne laissant point de Fils, *Charles* Maître de la Couronne d'*Espagne* ou non, héritoit de son Frere, & venant à mourir à son tour sans Enfants Mâles, il lui auroit été permis, s'il ne se fût trouvé de reglement Succéssoire, de laisser les deux Succéssions à une de ses Filles, ou de

de les partager entre Elles, sans égard pour celles de *Joseph*, ce qui n'auroit pas tout à fait été un Acte de Justice. Pour donc prévenir que tant de vastes Etats, ne devinsent le lot des Filles de *Joseph*, ou de *Charles*, ces deux Princes avoient acceptés l'ordre de Succession de l'Empereur *Leopold* leur Pere, ce qui est assurément une preuve certaine, que sans ce Règlement, le dernier Mâle vivant, auroit pû disposer en faveur de ces Filles, de deux Successions, supposé, que celle d'*Espagne*, fût parvenue sur la tête d'un Prince d'*Autriche*.

MAIS la chose n'ayant pas eû lieu, il est clair que le partage fait entre *Joseph* & *Charles*, devenoit inutile, aussi bien que les Actes de *Charles* à ce sujet, par consequent l'ordre de Succession, que le susdit partage avoit occasionné, devoit devenir une Loi sans vigueur, principalement après les Traitez qui affermirent *Philippe V.* sur le Trône d'*Espagne*.

QUAND

QUAND on consentiroit, que l'ordre de Succéssion de *Leopold*, n'étoit point affoibli par ces Traitez, quels seroient les Tribunaux qui pourroient trouver quelque force dans ce même ordre, après les renonciations solennelles des Filles de l'Empereur *Joseph*? On dira peut-être, ces Princesses ne pouvoient contracter que des Actes invalides à l'égard de la Succéssion *Autrichienne*. En ce cas, la Reine de *Hongrie*, pourroit dire à son tour la même chose, des Actes que *Charles* son Auguste Pere, auroit pû passer pour le même sujet en faveur de *Joseph*. Il est du moins sensé, que si ceux des Filles de *Joseph* ne peuvent étre valables, que ceux de *Charles* ne sauroient étre bons. De sorte que les Actes de part & d'autre valides, ou non valides, les Droits de la Reine d'*Hongrie* doivent toujours étre les mêmes. Les raisons en sont.

I. QUE quel le que fût la force de l'Acte de *Charles* en faveur des Archiduchesses

duchesses Filles de *Joseph*, cette force ne pouvoit durer, qu'autant de tems qu'on ne l'anéantiroit point. Il en devoit être de même des Actes des Filles de *Joseph* en faveur des Filles de *Charles*, c'est à dire que les Actes des Filles de *Joseph*, devoient demeurer en vigueur, & demeurant en vigueur, la Succession *Autrichienne*, ne pouvoit être disputée à la Reine de *Hongrie*, par les Cours de *Saxe*, & de *Baviere*, sans un peu, ou beaucoup d'injustice.

II. PUISQUE cette Princesse tenoit son héritage de la nature, & au surplus par consentemens Authentiques des Sérénissimes Electrices de *Saxe* & de *Baviere*, ses Cousines Germaines, qui avoient librement degagé *Charles*, de toute contrainte par leurs Actes de renonciation, & par les quels, celui de ce Prince, qu'on vouloit faire valoir après son extinction, ne pouvoit pas plus servir en Droit, qu'une chimère.

Si ces mêmes Actes n'étoient pas plus valides les uns que les autres, les memes Cours n'avoient pas plus de Droit à la Succeſſion de *Charles* qu'autrement, puis qu'en ce cas, rien ne pouvoit empêcher l'Ainée des Filles vivantes du dernier Prince d'*Autriche*, d'hériter de ſon Pere; c'étoit là un Droit que la ſimple nature lui donnoit; Droit d'ailleurs, fondé ſur les dernieres diſpoſitions des Emperours *Ferdinand* premier & ſecond; Diſpoſitions qui ne pouvoient certainement pas être enſraînées par *Leopold*. Mais ſi par hazard on vouloit adjuger à *Leopold* le Droit d'avoir pû defaire ce que ſes Ancêtres avoient établi, pourroit-on refuſer à *Charles* le Droit d'avoir defait à ſon tour, ce que *Leopold* pouvoit avoir établi; par ainſi de quelque côté qu'on tourne la Medaille, le tout appartenoit d'autant plus à la Séréniffime Archiduchefſe *Marie Théréſe*, que l'Ordre de Succeſſion de ſon Pere, avoit

avoit été non seulement approuvé, mais encore garanti presque par tous ceux, qui mettoient tous moyens en oeuvre pour le renverser.

CE qu'il y a de singulier, dit la Cour de *Dresde* à l'égard de la *Sanction Pragmatique*, est qu'Elle se fonde sur la Disposition de l'Empereur *Leopold*, solennellement acceptée, & confirmée par serment par le même Empereur *Charles*, comme Roi d'Espagne. Si *Charles* n'avoit accepté & confirmé la dite Disposition qu'en qualité de Roi d'*Espagne*, ne falloit-il pas que ce Prince jouit de tous les pouvoirs dont jouissent les Roi, d'*Espagne*, avant que son acceptation pût avoir la force qu'on pretendoit lui donner? N'ayant, pour ainsi dire, été Roi d'*Espagne* qu'en peinture, son Acceptation en cette foible qualité, ne pouvoit donc pas être plus utile à *Joséph*, ou à ses Filles, que l'étoit à *Charles*, le simple titre de Roi d'*Espagne*. La chose est naïve : elle
parle

parle d'elle même : En voila assez à ce sujet. Il est quésion de dire quelque chose des Droits & Prétentions particulieres que S. M. le Roi de *Pologne* & Electeur de Saxe, formoit de son chef sur les Etats nommez *Autrichiens*, & de quels Droits, &c; ce Prince se reservoit d'en donner en tems & lieu, une Production ample & détaillée.

Sa. M. Elec. disoit en attendant :
" Qu'après l'entiere extinction des
" Anciens Ducs d'*Autriche*, de la
" Maison de *Babenberg*, *Albert* &
" *Dieterich* Fils d'*Henri* Margrave de
" *Mesnie* avoient un double Droit aux
" Etats d'*Autriche* & de *Stirie*, l'un
" en vertu d'un Resultat des Etats des
" dits Duchez, dans une Diète tenue
" en 1250, fondée sur les libertez & Privileges particuliers qu'ils
" avoient pour lors de se choisir un
" Souverain; & l'autre du chef de
" *Constance* leur Mere, Sœur Aînée
" du dernier Duc *Frederic* le Belliqueux."
Si

Si ces Droits étoient auffi fondez qu'anciens, ils étoient certainement très respectables. Mais après la mort de *Frederic le Beliqueux* dernier Duc d'*Autriche*, de la Branche Bavaroise, les Prétentions des Fils de *Henri Margrave de Meſnie* sur l'*Autriche*, ne furent pas trouvées auffi legitimes que la Maison de *Meſnie*, pouvoit avoir voulu le prouver. La raison la voici.

PLUSIEURS concurrens parurent alors pour Regner en *Autriche*. Les Ducs de *Baviere*, ne vouloient céder à aucun des autres Prétendans, mais *Ottocare* Roi de *Bohême*, l'emporta sur tous, & demeura Maître de l'*Autriche*, jusqu'au tems que l'Empereur *Rodolphe* de *Habsbourg*, l'en eût fait dénicher par le droit Canon. *Rodolph*, ayant trouvé que ces Etats étoient devolus à l'Empire, comme étant Fief masculin, en demanda l'investiture pour ses Fils, & l'obtint; par consequent les Disputes au sujet de ces Pais, se trouverent absorbées de

de maniere, à ne devoir laisser aux Maisons de *Baviere*, de *Mesnie* & autres, qui avoient prétendus à ces Fiefs, que des Droits à ne pouvoir plus être repetez, puisqu'ils se trouvoient autant qu'eteins par les formalitez solennelles, avec les quelles les Fils de *Rodolphe*, furent investis des dits Etats. Ce fut là au reste, l'origine de la Maison d'*Autriche Habsbourg*, & depuis lors, ces mêmes Etats, en ont toujours été regardés comme Fiefs à n'en pouvoir être separez qu'à la totale extinction de cette Maison *Archiducal*: c'est à dire, qu'après qu'il n'existeroit plus ni Princes, ni Princeffes d'*Autriche Habsbourg*. De sorte que les Prétentions que formoit le Roi de *Pologne*, & Electeur de *Saxe* sur l'*Autriche* & la *Stirie*, au préjudice de la Reine de *Hongrie*, ne paroissoient pas mieux fondées que celles que formoit le même Prince sur toute la Succession *Autrichienne*, du chef de la Reine & Electrice son Epouse. Aussi falloit-il, que

que le sort des Armes devint Arbitre des differents, qui s'étoient manifestez entre les Cours de *Vienne* & de *Drèsde*, également que de ceux qui regnoient entre celle d'*Autriche* & plusieurs autres de l'Europe, qui formoient des Droits à la Succession de l'Empereur *Charles VI*; Droits, pas moins étendus, que ceux que prétendoit avoir la Maison de *Saxe*, à la même Succession.

CETTE même Maison prétendoit au sur plus, d'être indemnisée des Etats de *Juliers*, & de *Bergues*, & des dommages que commirent les *Suedois*, dans la *Saxe*, pendant le séjour qu'y fit *Charles XII.* avec son Armée victorieuse en 1706. Dommages que la Cour de *Drèsde* disoit se monter à 30 Millions d'Ecus, cela s'appelle ne pas ignorer l'Arithmetique. La même Cour assuroit en outre, que cette Somme, aussi bien que l'indemnité des Duchez de *Juliers*, & de *Bergues*, devoient être à la charge de la Reine d'*Hongrie*, tant que cette Princesse

se

se diroit Héritiere Universelle de son Pere.

Pouvoit-on rien de plus unique que les vicissitudes dont Elle se trouvoit surchargée ? Elles étoient certainement sans exemples. Le Duc de *Baviere* vouloit, que tous les Royaumes & Etats *Autrichiens*, lui appartenissent, ainsi que l'on l'a vû, par tous ses Ecrits, & outre diverses autres prétensions particulieres, que S. A. S. & Electorale formoit du chef de nombre de ses Ancêtres à la charge de plusieurs Empereurs de la Maison d'*Autriche*, Elle repetoit en espèces 13 Millions d'Ecus d'une part, & d'une autre, 32 Millions de Florins du *Rhin* ; de sorte qu'en joignant ces deux sommes à celle de 30 Millions d'Ecus de la Cour de *Drèsde*, il se trouvoit que la Reine d'*Hongrie*, en l'emportant pour l'hérédité sur les Maisons de *Saxe* & de *Baviere*, Elle se feroit vuë chargée, de rembourser tant à l'une, qu'à

B l'autre

26 T A B L E T T E S

l'autre de ces Maisons, 64333334
 Ecus d'*Allemagne*, faisant 96500000
 Florins *Germaniques*, 120625000
 courans d'*Hollande*, ou 241450000
 Livres de *France*. La bagatelle
 n'est pas peu de consequence, puis-
 que les Tresors d'une telle valeur, ne
 font pas, je pense, en la Puissance
 de beaucoup de Souverains. Il ne
 coûte rien, au reste, de demander ou
 de p. étendre, mais il n'en est, quel-
 quefois, pas de même, pour obte-
 nir. La fin, en un mot, couronnera
 l'œuvre.

DES que mon Philosophe eût fini,
 à present dis-je, je reviens de l'erreur
 où la deduction des Droits de la Cour
 de *Saxe*, sur les Etats de la Maison
 d'*Autriche*, m'avoit comme plongé.
 Je suis d'autant plus charmé, ajoutai-
 je, que la Reine de *Hongrie* soit fon-
 dée à defendre la Succession de l'Em-
 pereur son Pere, que je sentoie une
 peine extreme de voir combien on
 étoit acharné à vouloir depouiller
 cette

cette Illustre Princesse, avec un zèle aussi ardent & aussi inhumain que celui, que montrent ses proches, même, à y cooperer de toutes leurs forces.

Un procedé de cet ordre, reprit le Philosophe, est d'autant plus contraire à la justice même, & crie si fort contre les loix *Germaniques*, que la Bulle d'Or defend très expressement aux Membres de l'Empire la defunion entr'eux, l'inimitié, toutes voies de fait, pour quelque cause, sujet, ou motif que ce soit, pendant la vacance du Trône Imperial, à plus forte raison, les hostilitéz. Il est dit, par cette celebre Bulle, que tous Membres de l'Empire devront, pendant l'Interrègne, jouir paisiblement des Etats & Dignitez dont ils se trouveront en possession à la mort d'un Empereur, & se donner reciproquement sureté de Corps & de biens, & ne pourront sous quelque pretexte ou raison que ce soit, rien attenter

les uns contre les autres: Si je ne me fert pas des mêmes termes de la Bulle, ce qu'elle dit à ce sujet, ne signifie pas moins la même chose.

Ces membres de l'Empire, dit la dessus l'élève du Philosophe, qui font la Guerre à la Reine de *Hongrie*, loin de soutenir les loix *Germaniques*, sont donc les premiers à vouloir les renverser? Il n'y a pas à en douter, répartit le Philosophe. Il faut être bien cruel & ennemi de ses intérêts, répartit l'aimable Gouvernante, pour prendre non seulement la résolution de donner atteinte à ses propres privilèges, mais encore pour en venir à l'exécution. C'est là, suivant mon petit génie, se déchirer soi-même, car de la manière que la fortune paroît s'intéresser pour la Maison d'*Autriche*, il est à présumer que ceux qui ont prétendu écraser la Reine de *Hongrie*, ne peuvent manquer d'en être écrasés, si la clemence de cette Princesse, ne les sauve de l'Abîme où
il

il semble qu'Elle peut les précipiter. Un jugement de cette force, me fit, à dire vrai, trouver dans l'élève du Philosophe, des qualitez que je n'y avois point apperçus. Je la considerai dans l'instant avec une attention, qui fit naître sur son visage des couleurs superflues, qui en parcoururent les traits, malgré les efforts que son Ame fût capable de faire, pour les contenir dans les bornes du cœur.

Quoi? Emelie, nom de l'Eleve, dit le Philosophe, vous rougissez du plaisir que Mr. temoigne d'un discours aussi inattendu, que celui que vous venez de tenir? Savez vous, que rien n'est plus sensible à un homme de genie, que d'entendre sortir d'une bouche comme la vôtre, des paroles aussi sensées, que celles que vous venez de proferer? Elles sont si belles & si judicieuses, qu'elles surpassent tous vos charmes. La pauvre enfant se leva, comme à moitié deconcertée, c'est là se moquer de moi

avec trop d'emphase, dit-elle, pour un Philosophe que je respècte comme un Pere. Il se mit enfin à rire. Puisque vous voulez nous quitter fâchée, dit-il, faites-moi la grace de vous consoler, dans la peine de songer à un petit Diné dont Mr. n'ait pas lieu de se plaindre. Je le prie à nôtre soupe, par consequent je vous la recommande. Je me levai alors pour m'en aller en le remerciant de sa politesse généreuse. Ma foi Emelie, reprit sur le Champ mon Philosophe, si vous n'avez la bonté de retenir Mr ; je vous jure qu'il s'en ira & que nous ne le reverons peut-être pas sitôt. La charmante Eleve me saisit d'abord une main, en me disant, Mr. la vivacité n'est pas toujours de saison. La priere qu'on vous fait, part d'un cœur si pur, que ce seroit faire trop peu de cas de celui qui vous l'adresse, de ne pas y acquiescer : Du moins ne refusez pas la grace, que

que je vous demande, d'affister à un repas de la façon de ma Philosophie.

L'ITALIEN que j'avois laissé au lit, ne me trouvant pas dans ma Chambre, se douta que je devois être chez le Philosophe, & il vint m'y trouver à tems, pour s'éviter la peine d'aller diner ailleurs, car à son arrivée on se dispoſoit à ſervir. Vous venez à propos, lui dit le Philosophe, pour qu'il n'en coûte qu'un couvert de plus ; ainſi nous fumes quatre à manger le Diné Philoſophique. Bref, il fût trouvé ſi bon, qu'il n'en retourna pas plus à la Cuiſine, qu'il en étoit beſoin, pour une ſervante qu'avoit le Philosophe, pour tout Domestique. Mon Italien nous amuſa pendant le repas, ſur tout au deſſert, qui fût pourtant très frugal. Il nous raconta des drogeries aſſez divertiffantes, auxquelles le Philosophe fournit en partie occaſion en lui diſant, je me rapelle qu'il y a pluſieurs Années que je vous connois : apparemment que vous vous

plaisez en ce Païs ci, puisque vous y
sejournez si long tems, ou que quel-
que chose de solide vous y attache.
J'en suis sorti il y a neuf à dix mois, ré-
prit l'*Italien*, & si j'y suis revenu, la
bonne chere qu'on y fait m'y a plus
ramené que toute autre chose. Mais
Mr. à sans doute, quelque profession,
lui dit Emelie. J'exerce, Mademoi-
selle répondit-il sans se decontenan-
cer, l'Art des Arts depuis l'âge de 15
à 16 ans. L'Art des Arts! repeta
Emelie en nous regardant. C'est là,
je l'avouë une Enigme pour moi.
En un mot Mademoiselle, reprit
l'*Italien*, une honnette industrie est
ce que je professe, & par ce talent
merveilleux, je vis depuis quinze
ans, sans être sujet aux embarras que
causent les biens & les affaires de ce
Monde, & si j'avois, Mademoiselle, un
camarade comme vous, je ne troque-
rois pas mon fort, pour celui de
l'Empereur de la Lune. Si vous
aviez un camarade tel, reprit le Phi-
losophe,

losophe, vous pourriez je crois aisément vous passer de femme. Je veux être pendu, repartit l'*Italien*, si je ne renonçois au mariage pour dix huit à vingt ans. Comment, pas pour toujours? dit le Philosophe. Toujours, est, je vous assure Mr; repliqua l'*Italien*, un terme de longue halene, mais enfin s'il en étoit question, je pourrois pourtant me consulter. Je pense même, qu'un cas de cette nature me paroitroit d'une si grande importance, que je serois capable de tauper à tout, pour une Image aussi bien conditionnée que Mademoiselle *Emelie*.

ELLE rioit sous Cape, & le Philosophe étoit de si belle humeur, que sans l'arrivée d'un jeune homme de soixante & dix huit ans, la conversation auroit pris un tour si gai, que l'après midi se seroit passé en discours du goût d'*Emelie*, car je m'aperçu que la matiere lui plaisoit assez; mais le jeune homme de quatre

Vingt moins deux ans, donna une face nouvelle à la conversation, sa présence fût cause d'ailleurs, que nous fûmes privez de celle de l'élève du Philosophe. En voyant entrer le jeune homme en question, elle se leva & nous n'en eûmes plus, qu'une reverence gracieuse.

Au reste le nouveau venu ne fût pas sitôt assis, que l'*Italien* & moi, fûmes des objets de son attention, c'est à dire, qu'il nous examina en inspecteur depuis les piés jusqu'à la tête, & cela d'une maniere si attentive, que l'*Italien*, par dérision, se régarda lui même à droite & à gauche, en disant, je suis pourtant mis à la mode du Païs. Le Philosophe fourioit, mais il rompit ces moqueries en visiere. Je vous croyois Mr. à la Campagne, dit-il au nouveau venu. Je voudrois bien y être, répondit celui-ci, car il m'en coûte plus ici en une semaine, que je n'en depenserois en un mois sur mon bien, &

& je vous assure que depuis la perte que vous savez que j'ai faite, qu'il doit m'être extrêmement sensible de devoir être obligé de rester à *Londres*, pour des affaires dont l'issuë me paroît très incertaine. Enfin ajoûtait-il, il en fera ce qu'il plaira au Tout Puissant, mais je ne puis plus soutenir la depense où je me trouve engagé.

BON, reprit le Philosophe, mille Guinées de plus ou de moins, peuvent-elles être pour vous, un objet d'inquietude? Peste, mille Guinées, repartit notre jeune homme, comme Diable vous y allez : à vous entendre on prendroit cette somme pour une prune. On doit la considérer peu, repliqua le Philosophe, lorsqu'on en a autant que vous en avez. Voila, dit ce vieux *Cresus*, car c'en étoit un, parle véritablement en *Walpole*, où pour mieux s'exprimer, en homme qui pense peu à l'avenir.

36 T A B L E T T E S.

IL convient d'y penser quelque fois, dit le Philosophe, mais il n'est pas toujours à propos, de s'en faire un Phantôme chagrinant. Souvent on s'inquiète de ce que l'on ne doit pas, & on se fait des chimères qui troublent quelque fois le cerveau ; Mille & mille sont assez ingénieux à se figurer que des fleurs sont des épines, & à ne trouver qu'amertume à la source des douceurs. La raison n'est pas connue de tout le monde : ceux qui la possèdent & qui en font usage, pour peu qu'ils soient favorisé de la fortune, & de la santé, sont à mon avis, des heureux mortels. D'ailleurs vous dites que je pense en *Walpole*, je voudrois pouvoir l'imiter en bien de belles qualitez qu'il à & que le Genre humain entier, ne sauroit lui disputer sans injustice. C'est un homme d'un jugement superieur ; Généreux au dernier point, Ami fidele, d'une grande clemence & capable de manier les affaires les plus importantes,

importantes, avec approbation même, lorsqu'il voudra s'en donner les peines. Par conséquent je ne pourrois être que très content, si je pouvois ressembler à ce Seigneur du côté de ses merveilleuses vertus, sans posséder les défauts dont on le dit être amplement partagé.

FORT bien, reprit notre avare & caduc jeune homme, mais en sa place, vous auriez tout au moins accepté la pension de quatre mille Guinées que le Roi lui offrit lorsqu'il se demit de toutes ses charges. Refuser quatre mille Guinées par an ! ajouta-t-il, en levant les mains jointes en haut, ne faut-il pas mépriser souverainement les graces du Ciel ?

MAIS, savez vous Mr. répartit le Philosophe, que c'est peut-être là l'acte le plus glorieux & le plus digne d'une grande Ame, que Mr. *Walpole* ait commis en sa vie. Ne faites-vous donc consister les vertus qu'à un infatigable avidité à accumuler des richesses ?

38 T A B L E T T E S

richesses? Ah! si vous connoissiez comme moi le prix de l'Argent, vous changeriez bien de langage, repliqua ce vil poids de la Terre, en disant adieu. Le Philosophe fût le conduire, mais plus par usage d'un galant homme, que par estime. Il nous temoigna du moins qu'il ne faisoit pas le moindre cas de celui qu'il venoit de quitter.

L'HOMME en général est incompréhensible, dit-il en revenant à nous. Celui que vous venez de voir & que vous avez entendu plaindre de la force qu'il vient de faire, jouit de fix mille Guinées de revenu, qui ne peuvent non plus manquer que l'ordre de la Nature; outre cela je suis assuré, qu'il en a plus de trente mille en coffre. Tout son Domestique consiste en un cocher, un Laquais & une servante. Il y a plus de vingt ans qu'il a l'Equipage dont il se fert actuellement, & les mêmes cheveux qui le trainoient alors, le roulent encore

encore aujourd'hui. Vous avez pû aisément comprendre, que cet homme, a presque un pié dans la fosse. Quoiqu'il soit autant que demi mort, il ne peut cependant point penser à faire trêve de l'avidé desir qu'il a depuis cinquante ans, d'entasser trésors sur trésors. Cette méprisable passion le rend un spêctre : il en est devoré. Il se plaindra ce soir un Gobelet de vin, & peut-être, ne verra-t-il plus le jour : son âge doit le lui faire craindre à chaque moment. Tout l'en menace, mais il n'en est ni moins sourd, ni moins aveugle. Qui est capable de définir un animal tel que celui là ? Son caractere, sur tout, est impossible à depeindre au naturel. Ses heritiers attendent le terme de sa vie avec une impatience, qu'ils voudroient pour dix mille livres Sterlins, qu'elle fût plutôt aujourd'hui que demain ; Jugez Mrs. combien cet homme est aimé. Il y en a Cent & Cent Mille de pareils sur la

la Terre, qui y respirent à mon avis, sans le mériter. C'est enfin un Monde que celui-ci, extraordinairement mixte. Nous tinmes plusieurs discours à ce sujet, après quoi notre Philosophe proposa d'aller prendre l'air au Parc: nous y fûmes.

IL faisoit un vrai tems de Dame, qui avoit attiré un grand concours de beau Monde à la promenade, où une belle personne se trouvoit fixée de tous ceux qui l'apercevoient. Un Peloton de gens du grand air, marchaient autour d'Elle, ce qui lui formoit une espèce de suite brillante. Je crus d'abord que cette beauté, devoit être, quelque Princesse Royale, ou tout au moins, une Puissante Dame de la première volée. Mais je fus bien étonné, en apprenant, que cette belle, si entourée de Monde des deux sexes & mise d'un grand goût, étoit une Juive, qui faisoit valoir à *Londres*, des appas, qu'à la vérité, on trouve rarement réunis en un même objet.

CETTE

CETTE Israélite étoit au reste de la haute taille, & faite, au de la de tout ce que l'on pourroit dire de mieux : On lui voyoit un visage dont la beauté n'est pas à exprimer : les traits en étoient d'une regularité à pouvoir être comparez à ce que *Rome*, à pû posséder de plus merveilleux en ce Genre. Ces yeux grands, noirs, & ornez de sourcils bien conditionnez, étoient dignes d'être admirez, de même que sa bouche, &c. Tout en elle parroissoit, enfin, avoir été si bien moulé, qu'on eût dit que la nature s'étoit efforcée à en faire une merveille humaine, tant on voyoit du beau en cette Juive. D'ailleurs, les moindres de ses contenance tenoient de la grandeur, & jamais Reine n'a eû un port au dessus de celui qu'on remarquoit en elle.

Aussi ne manquoit-elle pas d'adorateurs hupez : Elle en avoit de toutes les Classes, qui pensoient plus aux moyens de parvenir à l'ombre de
ses

ses charmes, qu'à quelque chose de moins dangereux & de plus solide.

VOILA, il faut l'avouer, dit nôtre Philosophe, en voyant cette Isrraelite; une de plus riches héritieres de la Nature, que j'aie jamais vû. C'est certainement dis-je, tout ce qu'il soit possible de voir en ce Genre, mais elle me paroît d'une fierté dont vos *Anglois* ne s'accommoderont je pense pas beaucoup. Vous êtes de ce côté là, reprit-il, dans une erreur extrême, & je vois, que vous connoissez peu nôtre Nation.

SACHEZ ajouta-t-il, qu'en fait d'inconstance, l'*Anglois* en général, l'emporte sur le *François* le plus voyage. Si un Seigneur *Britannique*, d'un caractère variable, approchoit avec aisance, trois fois en une semaine, de cette Juive, & qu'il en fût reçu d'une maniere trop docile, toute belle qu'elle est, elle risqueroit d'en être peu considérée la quatrieme fois. Mais tant que ce même Seigneur, ren-

rencontrera en cette Venus, un air de Deesse, c'est à dire, un peu imposant, & des contenance soutenuës d'un art majestueux, il en fera presque Esclave, & elle pourra disposer sans peine en Souveraine, de ce qu'il aura dans le Monde.

POUR mieux vous dépeindre le Genie du gros de mes compatriotes, il faut vous dire, que le Noble & le reste de la Nation, inclinent assez en bien de choses, pour tout ce qui paroît avoir un œil nouveau, mais il faut que cette nouveauté soit toujours relevée d'un air d'opulence, ou tout au moins, de quelque goût qui sympathise avec ceux qui peuvent les dominer & cette même nouveauté, doit au surplus être soutenue, d'une variation peu commune, autrement, il ne sera pas possible de captiver la multitude *Britannique*. Amour, constance, tendresse, merites, &c. n'enchaîneront jamais un *Anglois* du caractère du général de la Nation. Je pourrois vous en citer mille & mille

exemples, mais je me contenterai de vous instruire de certains faits, qui ne contribueront pas peu, à vous convaincre, de ce que je viens d'avancer.

A l'âge de dix huit ans, je commencai à donner dans le Monde. Fauilé avec des personnes dont les principales occupations se trouvoient bornées à courir les plaisirs, je devois par consequent les imiter. J'y étois d'autant plus disposé, que la vie de jeune homme avoit alors de si grands appas pour moi, que je n'aurois pas été maître de négliger ce qui flattoit mes imaginations, sans violenter mes desirs. Mais ce que j'avois souvent idolâtré un jour, je le regardois quelquefois le lendemain avec une indifférence si circonstanciée, qu'en vingt quatre heures on a pû voir en moi, en diverses occasions, pour ainsi dire, deux hommes opposés. J'allois, je venois, je voltigeois, tout ce que je n'avois pas vû, pour peu qu'il ne se trouvat pas mériter à être au rang du rebut,

rebut, je le confiderois avec quelque satisfaction, mais rarement deux fois de suite. Tel objet me frapoit en un tems, qu'en un autre, il ne me faisoit pas la moindre impréssion. Dix Guinées pour quelque chose, qui n'en valoit pas souvent trois, je les donnois avec empressement, lorsqu'on savoit profiter de l'ardeur que la fantaisie me pouffoit à montrer, que rien n'étoit plus de mon goût. Manquoit-on ce moment passager, il n'y avoit plus à revenir, ce qui m'avoit paru beau & de prix une heure avant, n'étoit souvent à mes yeux une heure après d'aucune valeur. Je n'en aurois pas voulu pour quatre sous.

UNE Dame qui ne me paroissoit pas mériter un coup d'œil à midi, je la trouvois quelquefois un rare bijou à minuit. Tout ce que j'avois, étoit alors à elle : je l'accablois des plus grandes politesses & d'offres de services, le lendemain matin, je n'étois plus son homme, il me falloit du nouveau.

Du

Du tems dont je vous parle, j'eus une inclination qui dura quelques mois, mais l'objet qui me l'avoit fait naitre, avoit eû l'art de la nourrir. C'etoit alors une personne, d'un mérite peu commun. Je la courru tant qu'elle eût la constance de me mener. Elle ne se fût pas plutôt relachée, qu'à peine la regardai-je huit jours. Elle traita ensuite deux de mes amis de même que je l'avois été, & son sort fût égal, avec eux, à celui qu'elle avoit rencontré avec moi. Après ces aventures, un hazard me la reppresenta : je la trouvai plus charmante que jamais, je lui parlai sans en être écouté, j'en devins fou.

Plus elle me fuyoit plus je tachoïs moyen de la voir. Nous renouames pourtant, & cela d'une maniere, qu'on eût dit, que nous devions être toute la vie, les meilleurs amis du Monde, cependant deux jours après nous ne nous regardame plus.

JE fûs ensuite à *Paris* où je passai une demi année avec le même esprit inconstant. J'y trouvai une *Angloise*, qui avoit presque ruiné à *Londres*, un ou deux de nos plus riches Milords; mais par des inclinations intemperées, elle avoit contraint la fortune à traverser les faveurs qu'elle en recevoit. Ayant dû enfin quitter la *Grande Bretagne* pour fuir des châtimens que ses forfaits lui avoient fait mériter, elle passa aux *Pais-Bas Autrichiens*. Après avoir débarqué à *Ostende*, elle se rendit à *Gand*, où un Comte d'*Althan*, neveu du Cardinal de ce nom, fût en partie épris des charmes de la belle *Angloise*; ce Cavalier titra ainsi, celle dont je parle. Mais le Comte d'*Althan*, quoique très bel homme, ne pouvoit pas être de durée pour notre *Angloise*. Il lui auroit fallu un Seigneur Puissant & prodigue, le Comte n'étant que fils d'un Cadet de famille, ne pouvoit être ni l'un ni l'autre, ce qui engagea

engagea tout d'un coup cette belle, à se mettre dans le Couvent des Religieuses *Angloises*, d'où elle sortit promptement à l'arrivée de quelques remises qui lui furent faites de son País.

CES secours, restes des debris de sa fortune passée, ne durèrent pas long tems. Incorrigible sur cent dépenses folles, quatorze à quinze cent Guinées, qu'elle recut à *Gand*, n'y firent pour ainsi dire, que passer par ses mains. Se trouvant ensuite sans ressource, elle prit le parti d'aller respirer l'air de *Paris*, où comme je vous l'ai dit, je trouvai une *Angloise*, c'étoit la même.

L'AYANT connuë à *Londres*, je ne fis pas grande ceremonie à me rendre chez elle. Je la trouvai logée en Duchesse, aux depends de Monsieur le Duc de B—— qui lui fournissoit dix mille livres par mois, bien entendu livres de *France*. Elle n'en étoit pourtant pas moins sans argent, ce qui fût cause que je
me

me trouvai en obligation de lui prêter cinquante *Louis*, qu'elle eût d'ailleurs la conscience de me rendre, contre mon attente.

JAMAIS *Angloise* n'a tenu, au reste, de l'humeur bizarre des trois quarts des femmes de sa nation comme celle là. Un jour elle assommoit un quelqu'un de mille amitiés, un autre, elle regardoit ce même quelqu'un du haut en bas. On la voyoit quelque fois cherir ce qu'elle jettoit une heure après par les fenêtres, & m'obséder souvent en des tems, que je ne la regardois pas. Elle agissoit de même avec plusieurs autres, ce qui en dégouta à la fin si fort l'opulent Duc, qu'il renonça à ses attraits. Je fus en *Italie* aussi éventé, que je l'avois été en *Angleterre* & en *France*, & je n'y vis pas beaucoup de mes Compatriotes autrement que moi, c'est à dire, un jour gai, l'autre morne, le matin souvent triste, le soir d'une joye dereglée. A Venise nous semions

C

l'or

l'or par caprice, tous les divertissemens de cette belle Ville nous possédoient, mais jamais d'une humeur égale. Il n'y eût qu'à *Constantinople* où je commençai à corriger un peu mon naturel. Le *Turc* est grave, d'ailleurs on ne jouit pas chez lui d'une liberté comme l'on fait dans le cœur de l'Europe, & les circonspections dont l'on est obligé de faire usage avec eux, ne laissent pas de contribuer à faire prendre au temperament un certain tour, que pour peu qu'on vive avec les *Ottomans*, si on est trop variable, il faut par force le devenir moins.

EN *Allemagne* je changai beaucoup. Lorsque je partis de Vienne, où j'avois voulu apprendre la langue du Pais, je n'étois presque plus le même homme, & j'y laissai plusieurs *Anglois*, que les voyages avoient pour le moins autant métamorphosé que je pouvois l'être, ce qui me fit comprendre que les voyages étoient d'une
grande

grande utilité à nôtre Nation. Je le reconnu tout à fait peu après que je fus de retour en *Angleterre*, où je voyois une grande difference d'humeur, de Genie, &c. entre les *Anglois* qui avoient vû les Pais étrangers, & ceux qui n'avoient jamais sorti des Iles *Britanniques*.

LES voyages, dis-je, façonnent beaucoup l'esprit & le temperement d'un chacun. Oui, reprit nôtre Philosophe, mais à mon avis, l'*Anglois* me paroît en avoir plus besoin que bien d'autres nations. Il est naturellement d'un sang très sujet à se deregler, & par une fragilité de cette nature, son Ame flotte souvent au centre des extremittez ; le montre par consequent, quelquefois en un jour, l'image du contraste le plus incompréhensible, & le fait passer en un instant, d'un excès à un autre. Ce qui nourrit là dedans, la plûpart de ceux qui n'ont jamais passé la Mer est, que ces Iles étant à l'écart

des grands passages, elles ne sont fréquentées des Etrangers, que par bricole. Nous avons des Provinces, où il ne paroît pas, je crois, en un Siècle, quatre personnes du Continent. D'ailleurs l'*Anglois*, né avec un amour si fermenté pour son Pais, qu'il est difficile de le dissuader de la forte idée, où il s'entretient, qu'il y en ait d'autre au Monde, au dessus du sien.

CE sang sujet à se deregler, est au reste, une chose contractée au ventre de la Mere, & héréditaire de Pere en fils dans la *Grande Bretagne*, depuis, peut-être, que ces Iles sont habitées. Les Elemens d'ailleurs, presque d'une toute autre nature ici, que dans les autres parties de l'Europe, peuvent fort, je crois, contribuer à entretenir ce défaut dans la Nation *Angloise*, si tant est, que c'en soit là un. L'Air de son climat est très épais les deux tiers de l'Année. Les vents & les eaux y sont d'une
grande

grande impétuosité : le feu pour peu qu'il y soit agité, brûle d'abord avec vigueur, & dès que sa force parvient au declin, il tombe comme dans une foiblesse, que si on n'y remédie bien vite, on risque de s'en voir quitte en un instant, mais le moindre secours le ranime. On en respire pas moins partie de la quintessence des souffres nitreux qui en font l'Ame, & en se communiquant à la masse du sang, peut contribuer en certaines dispositions interieures, aux varietez circulaires des ientimens & des actions dont on parle.

L'*Anglois* en général ne possède pourtant point de vices à faire horreur, comme il s'en trouve beaucoup d'inveterés parmi plusieurs autres Peuples de la Terre. Il à beau être variable, volage, fantasque, sujet aux humeurs, à en changer comme de chemise, à passer de la plus grande joye à la plus profonde tristesse, il a beau être morne, furieux, (ce qu'un

rien, presque, peut le rendre l'un & l'autre du soir au matin) en quelque situation que l'affiète de son Ame puisse se trouver, s'il s'apperçoit qu'on fasse tort à quique ce soit, il ne le souffrira point. Par exemple, si de trois amis *Anglois*, il s'en trouvoit deux à attaquer une personne, fût-elle la plus étrangere du Monde, le troisieme ami la defendra contre les deux autres. Quelques grandes que soient les revolutions de bouteilles, on ne voit que rarement arriver de Catastrophes sanguinaires. En un mot l'*Anglois* est soldat sans être traître, ni homicide. Il aime les femmes, mais il n'en contraint jamais. Quoiqu'il soit idolatre de la vie aisée, la vue de la Mort ne le decontenance point. Il brave les plus grands dangers, souvent pour un bibus. Lorsqu'il a contracté un certain point d'honneur, il est à toute épreuve, prompt à entreprendre & à desister, fidele en toute occasion, fier par article, familier par

par intervalle, liberal à l'improvisiste, ingénieux, ami des Sciences & des Arts, grand Marin, toujours prêt à se signaler jusque dans la debauche. Il est pourtant enfin raisonnable par reflexion, mais toujours avide de gain, & prodigue dans l'opulence, c'est à dire qu'il veut gagner beaucoup d'une main, pour dépenser beaucoup de l'autre. Aussi l'or & l'argent circulent dans la *Grande Bretagne*, comme les liqueurs de Neptune, par le flux & reflux de ses vastes caves, qui sont les riches Remparts des Iles *Britanniques*.

VOILA dit, mon *Italien* un portrait aussi naïf que naturel, & on peut ajouter, dis-je, des plus singulier. Il est du moins si chargé de couleurs reprit le Philosophe, qu'on peut y appercevoir en gros, presque toutes les plus convenables, à depeindre les divers caracteres du genre humain.

Nous étions alors vis avis le derriere du Palais du Roi, & j'en confi-

derois la simplicité extérieure. Ce n'est point là, dit le Philosophe, la façade du Louvre qui donne sur les Tuileries de *Paris*. Il y a un peu & beaucoup de difference, repondis-je, & ce que je vois de la résidence de Sa M. B; me paroît si uni, qu'à moins de savoir, que ce que je regarde est la demeure d'un Puissant Monarque, on ne pourroit rien remarquer qui en pût faire concevoir l'idée. Nos Rois, reprit-il, ni nos Seigneurs n'ont jamais donné dans les éclats pompeux. Pourvû qu'ils soyent logez commodement & que rien ne manque chez eux, ils renoncent sans peine à un faste superflu. Leurs appartemens sont de bon goût, bien clos, propres, étoffez, & eclairez on ne peut pas mieux, mais la magnificence n'y abonde pas plus que dans leurs Equipages. A bien réfléchir, repartis-je, le faste est assez inutile à la vie. Pourtant, un Roi de la *Grande Bretagne* devroit, il me semble,

semble, avoir un Palais digne de la grandeur Royale.

B O N , repliqua le Philosophe. Qu'importe à une tête Couronnée, qu'on parle de sa Maison dans le Monde, pourvû qu'on y parle de lui & de sa Puissance, d'une maniere à lui ériger un Edifice Glorieux au Temple de Memoire, il ne doit guère s'embarraffer du peu, ou beaucoup de bruit, que pourroit faire dans les quatres parties terrestres le plus superbe des Palais. Voyez à *Vienne* celui de la Reine de *Hongrie*, où ont residé tant de Grands Empereurs, ce n'est pour ainsi dire qu'une Bicoque, au prix du Château de *Versailles*. A-t'-on pour cela moins parlé de ces Princes, que des *Bourbons* ? Tout comme il vous plaira, dis-je, mais pour ce qui est du Palais de ces Empereurs, vous me permettrez du moins de penser, que c'est un logement qui n'a du rapport, ni à ce grand titre de Majesté Imperiale, ni à l'Ambition,

58 TABLETTES

tion, dont on dit, qu'ont toujours été inseparables les Princes de la Maison d'*Autriche*.

UN des amis du Philosophe, nous aborda & parut charmé de le rencontrer. C'etoit un *Espagnol*, mais *Espagnol* bien batardé, c'est a dire, qu'il n'étoit rien moins que du parti de la Nation, & il raisonnoit assez bien en matieres Politiques. Allons passer un quart d'heure à l'écart, lui dit le Philosophe. C'est ce que j'avois envie de vous proposer, reprit l'*Espagnol*, car j'ai quelque chose à vous montrer, que j'ai reçu de *Hollande* par le dernier ordinaire, de sorte que nous gagnames une avenue & nous étant assis sur le premier gazon, qui parut pouvoir nous contenir commodement, une nouvelle conversation s'ouvrit.

AVANT de vous rien montrer, dit l'*Espagnol*, je veus vous apprendre qu'on m'a assuré dans une Maison, où il transpire souvent des avis fra-

pés au bon coin, que Mr. le Chevalier *R. W.* ou Comte d'*Orford*, travaille presentement plus que jamais aux affaires du Cabinet, mais d'une maniere si efficace pour la Reine de *Hongrie*, & pour la gloire & l'honneur de la *Grande Bretagne*, qu'il en resultera dans peu, des effets aussi avantageux au parti de la Maison d'*Autriche*, qu'assommans à celui de celle de *Bourbon*. En un mot on veut, que *R. W.* instruit tous les jours le Roi des moyens, qui tendent à contribuer à reduire la *France* & l'*Espagne*, à crier grace, & à en passer à la fin de toutes les Tragedies militaires qui se jouent en Europe, par tout ce que voudront ceux, à qui ces Puissances font la Guerre.

Si cela étoit repris le Philosophe, & qu'il fût connu, combien n'entendrait-on pas dire, que le titre de Comte d'*Orford*, à purifié l'Esprit de Mr. *R. W.* & en a fait une métamorphose, en lui faisant faire volte

face, pour réparer bien des maux, qu'on lui impute, peut-être mal apropos?

QUOIQUE la chose ne soit pas connue, repartit l'*Espagnol*, elle n'en est pas moins réelle, & si personne ne l'ignoreroit, il n'en feroit ni plus ni moins. Il y auroit dis-je, en ce cas une grande difference pour Mr. *W*. En quoi? demanda mon Philosophe. En ce que tous ceux, répondis-je, qui parlent de ce Seigneur d'une manière peu avantageuse, changeroient de langage. Il est vrai, repliqua le Philosophe, qu'on en diroit d'abord autant de bien qu'on en a dit du mal, mais les plus grands bruits populaires ne sont pas du tout sensibles à un Genie comme *W*. Qu'on le loue, qu'on le blâme, il n'en ira point un pas plus vite, ni plus lentement. Il écoute la Masse populaire, comme une Voix qui n'atteint point les oreilles du Ciel. Nôtre Siècle est tout differend à celui de Moïse. On
ne

ne fauroit leurrer le Peuple, fans qu'il s'en apperçoive : on ne fauroit non plus l'empêcher d'y trouver à redire, ou de l'applaudir ; c'est auffi la fatisfaction que *W.* lui a toujours accordée, fans vouloir fe donner la peine de les inspirer par des argumens Celestes, comme le Patriarche que j'ai nommé, en avoit toujours de prêts à faire decouler fur ceux qu'il conduisoit prèsque, par ce moyen, avec un fil de Soye.

Non non, dit l'*Espagnol*, un *W.* n'a pas besoin de se servir de pareils ressorts. S'il n'a point de si grandes correspondances avec le Ciel, qu'en avoit le Saint homme *Moïse*, il n'en est pas moins ami de Dieu, & je me flatte qu'il saura auffi bien trouver l'Art de conduire sa barque, que tous les habiles enfans de la Divinité ont pû conduire les leurs. A cela près, qu'on vienne à bout de faire mouvoir nos bons voisins *Hollandois*. Je crois fort dis-je, qu'on ait de la peine à les

entraîner au bût dont la France tâche de les détourner, à moins que l'on ne s'y prenne d'une toute autre maniere que l'on n'e la encore fait. C'est un Colosse que cette Republique, qui paroît s'appesantir de plus en plus sur un pié, qui peut-être lui manquera à l'improviste.

MR. connoit-il la *Hollande* & les *Hollandois*? me demanda alors l'*Espagnol*. Affez, repondis-je, pour pouvoir en parler en bien de façons. Vous devez donc être instruit, reprit-il, que le principal interêt des Provinces-Unies & des habitans, doit les engager à ne pas voir combattre l'Hydre, qui les lorgne en Spectateurs, & qu'il depend de leur salut, qu'ils tâchent de lui abatre une tête. Ils le feront aussi, c'est ma pensée, ajouta-t-il. Quoiqu'il en soit, ils ont paru & paroissent encore jusqu'à present comme sourds au bruit de l'orage & aux voix qui lui ont crié d'écouter la force avec la quelle il grondoit.

grondoit. Un écrit nocturne dont un des mes Amis de la *Haye*, m'a envoyé copie, le donne très à entendre. Je vous ai promis de vous montrer quelque chose, dit-il, en adressant la parole au Philosophe, & en tirant un papier de sa poche. Je veux vous tenir plus que parole, je veus vous en faire present, le voila, ajouta-t-il en le lui donnant. Je vous laisse le Maître de faire part à ces Mrs. de ce qu'il contient. Le Philosophe le prit & lût ce qui suit,

L E T T R E



LETTRE

A

Quelques HOLLANDOIS.

MESSIEURS,

SI parler confidemment & avec franchise est, comme le soutient la sincérité, le principal devoir d'un Ami, après la lecture de cette lettre, vous reconnoîtrez sans doute, que je suis le vôtre : au cas que non, cela ne changera rien de mes sentimens. La variété ne m'a jamais guidé; constant, naïf, & fidele, je jouirai jusqu'au dernier moment du plaisir que je ressens à vous souhaiter du bien, & du privilège que je me suis arrogé

arrogé de vous parler naturellement & sans fard, ainsi que le doivent faire les honnêtes Gens.

Je prendrai donc la liberté de vous dire, que vous ne perdez pas de vuë le train de affaires générales, & qu'il ne vous échape rien, de ce qui concerne les interêts de vôtre puissante Repu——, c'est dont tout le Monde est très persuadé.

LES commentaires que vous avez fait, sur plusieurs Evénemens & sur certaines particularitez singulieres de vôtre Gouvernement, sont, il n'y a pas à en douter, de ces morceaux raffinés, que des Genies sublimes goûteroient toute la delicateffe, s'ils avoient la liberté de pouvoir les approfondir ; Mais ce sont là des lumieres destinées à n'éclairer qu'un très petit nombre de Politiques. Il y a en effet des tems & des conjonctures, qui demandent plus de prudence & de circonspection que d'autres ; & ces differences dependent quelque fois,

66 TABLETTES

fois, d'un, ou plusieurs sistêmes, qui ne se trouvent pourtant pas toujours judicieusement concertés.

QUOIQ'IL en soit, puisque vous fixés les affaires générales sans relâche, & que les intérêts de la République ne vous échâpent point, je voudrois volontier savoir, ce que vous pensez veritablement du tour qu'ont pris, & de celui que prennent, & ces affaires, & ces intérêts ?

DEPUIS que l'histoire fait mention de l'Europe, vous le savez, Messieurs, elle ne parle d'aucun tems à pouvoir être mis en paralelle de celui, où nous voici arrivés. Les plus orageux, ne sont pas du tout même, à comparer aux tempêtes, qui paroissent devoir envelopper les plus vastes Empires, les plus fertiles Royaumes, les plus Puissantes Républiques, & les plus petits Etats. Qui, plus est, outre que le mal se trouve autant que parvenu à un point inévitable, c'est que la claire & bonne Po-

Politique, ne fauroit disconvenir, fans donner dans un ridicule manifeste, que ce même mal, ne soit presentement necessaire. Le fait n'est pas à disputer, à moins qu'on ne voulut le faire par des raisonnemens érronés & au travers des quels, on ne pourroit qu'àppercevoir un aveugle desir, ou une partialité mal fondée.

IL est constant au reste, que le Siècle prochain aura peine d'ajouter foi aux Evénemens survenus depuis la Mort de l'Empereur *Charles VI.* Les précautions que ce Puissant Monarque avoit puisé de la Prudence même, pour éviter après son Règne, à sa Maison, à l'Empire, par consequent à l'Europe, les desordres qui y sont comme enracinés, on ne pourra jamais, les faire passer pour problematiques.

ON devra convenir, que les Ministères, de *Versailles, Madrid, Berlin, Munich, Drèse, Manheim, Cologne, &c.* concoururent malheureusement
avec

avec succès, à rependre des Troubles en *Allemagne* & ailleurs, par des voyes condamnées & condamnables.

POUR cela, il ne faudra qu'avoir recours à la Bulle de l'Empereur *Charles IV.*, & aux autres reglemens & constitutions de l'Empire. Par de telles pièces, il ne sera pas possible de nier les infractions qui ont été faites à des Loix, qui auroient deû être sacrées pour tous les Siècles avenir.

ON ne pourra nier non plus, que la Pragmatique Sanction n'ait été une Loi reçue & garantie par les Cours qu'on a cité & par des autres qui feront citées : on devra convenir en même tems, que cette Pragmatique â été par les premieres de ces Cours, attaquée & reduite au dernier rayon de vigueur, pendant le courant de l'Année 1741. La *Suède*, ni le *Danemarck*, ne donnerent directement aucune atteinte à cette Sanction, dont Elles étoient aussi garantes, mais
entraînées

entraînées par le gros des adversaires du repos Général, ces Puissances n'en tacherent pas moins de contribuer, au renversement de la dite Sanction, savoir, *Stockholm* par la Guerre, qu'elle declara à la *Russie*, en se laissant aller aux inductions de la *France*, & *Copenhague*, en retirant les Troupes qu'elle avoit à la Solde du Roi de la *Grande Bretagne*, & en contractant un Traité avec la Cour de *Versailles*. Mais pour mieux peindre ce qui me paroît nécessaire, & afin de vous faire toucher, le but, où j'ai premedité Mrs. de vous conduire, je croi qu'il est besoin, de faire ici, une petite recapitulation des principaux Evénemens de 1741, & des premiers Mois, de 1742.

LE Roi de *Prusse* commence d'abord par soumettre la *Silesie* : Ensuite 45000 *François*, & 30000 *Bavarois*, après avoir ravagé l'*Autriche* & les environs de *Vienne*, font la Conquête de la *Bohème* avec 24000 Saxons, qui
aident

aident à prendre d'Assaut la Capitale de ce Royaume. Le Duc de *Baviere* y est proclamé Roi : Une belle Armée sous la conduite du Grand Duc de *Toscane*, arrive à trois lieuës de *Prague*, immédiatement après que cette Ville fût conquise, & cette même Armée retourne sur ses pas sans rien entreprendre. Elle va camper à *Budweis*, pendant que les *François* & les *Bavarois* vont cantonner à quelque distance pour l'observer.

ON élève ensuite, en excluant la voix Electorale de *Bohème* de la Diette de *Francfort*, le Duc de *Baviere* au Trône Imperial. Des Troupes *Espagnoles* passent en *Italie*, sous la protection de 32. Vaisseaux de Guerre, tant *Espagnols* que *François*, formant ensemble deux Escadres. Ces Troupes débarquent sans obstacles, partie dans l'Etat du Pape, partie sur les Terres de la Republique de Genes. Une Escadre sous les ordres de l'Admiral *Haddock*, après le premier transport,

transport, se presente pour attaquer l'Escadre *Espagnole*. Le Chef de l'Escadre *Françoise* s'y oppose, & pendant des *Revolutions* si étonnantes, les affaires de la Reine de *Hongrie*, changent de face pour ainsi dire, du soir au matin, & cela Messieurs, dans le tems que vos Compatriotes, craignoient, qu'elles ne touchèssent à leur ruine totale. Ils n'avoient pourtant pas fort contribué à un changement si heureux & si inespéré.

CE fût à la fortune & à la belle conduite du prudent & courageux Comte de *Kevenhuller*, à qui on en eût l'obligation. En moins de deux, Mois, ce valeureux Capitaine, avec une Armée de 16000 hommes composée d'*Allemands*, de *Hussars*, & autres Nations *Hongroises*, purgea, non seulement l'*Autriche* d'ennemis, mais fit au surplus, la conquête de la *Baviere* comme en Poste, & pendant que les *Hongrois* enlèvent dans cet Electorat, Convois, Magazins, Artilleries,

Artilleries, Munitions, Danrées, Finances, &c ; les *François* combattent la misere en *Bohème*, où ils périssent en grande partie de froid & de faim.

D'UN autre coté, le Roi de *Sardaigne*, en se declarant pour la Pragmatique, jette les *Espagnols* & les *Napolitains*, dans le dernier des Embarras. Les Armées *Autrichiennes* augmentent à vuë d'œil, les *Hongrois* fourmillent en divers Païs Germaniques, ils y portent la terreur : ils y battent les *Bavarois* : autant de *François* qu'ils y rencontrent, autant d'hachés en pièces. Le Roi *T. C.* fait encore marcher 30000 hommes en *Baviere*, pendant que le Prince *Charles* de *Lorraine* chasse les *Prussiens* de la *Moravie*, dont ils s'étoient rendus Maîtres avec les *Saxons*.

EN même tems les *Anglois* prennent hautement parti pour la Maison d'*Autriche* : ils envoient des secours considerables en Argent, à la
Reine

Reine de *Hongrie* & mettent au surplus, aux environs de 17000 hommes, tant Infanterie que Cavalerie, en état de passer aux *Pais-Bas*, & le premier transport de ces Troupes, acheve de désorienter, sur tout, les Ministères de *Versailles*, de *Madrid*, par conséquent celui du nouvel Empereur.

Si ces Revolutions qui ouvrent Messieurs, une très belle carrière, étoient soutenues avec fermeté par les forces de votre Patrie, pourroit-on en espérer autre chose, que des suites heureuses, pour l'équilibre & le repos prochain de l'Europe ? Mais il ne paroît pas, dit-on, que la République — soit disposée, autant qu'Elle le devroit être, à profiter de ce bonheur, qui en accourant comme au secours de diverses Nations, écarte en partie de la Vôtre, la Catastrophe qui commençoit à lui pendre sur la tête.

D

VOUS

Vous me direz peut-être, que votre Gouvernement avoit déjà fait des préparatifs, capables de parer les coups mortels, qu'on auroit pû avoir dessein de porter à votre République. Mais de quelle utilité pourroient être ces préparatifs, à moins de cesser bientôt d'écouter un langage enchanteur, qui visiblement choque l'équité, & tout ce qu'il y a de susceptible en raison ? Pour agir sans risques, il faut rompre l'enchantement, c'est à dire suivre les belles résolutions, qui ont été prises, par des effets Martials & non par de commentaires, qui sont plus propres à nourrir des projets nuisibles au pouvoir Général, qu'à les détruire.

MAIS il y a, disent quelques unes de ces personnes, qui possèdent assez le don de pénétrer jusque dans le fond de certains secrets, deux points principaux, qui entretiennent les *Hollandois*, dans la conduite pacifique qu'ils ont tenuë, depuis le retablissement

ment des troubles en Europe. Ces deux points sont, premier, plusieurs chimères que la *France* à l'Art d'entretenir dans leurs esprits, second, les gains immenses qu'ils s'imaginent pouvoir faire, en continuant à se montrer amis de tout le Monde.

A en juger par les apparences, on pourroit fort bien, sans prétendre à blesser la delicateffe de qui que ce soit, croire quelque chose d'approchant. Tant d'egards particuliers à la *Haye* pour toutes les raisons colorées du Marquis de *Fenelon*, qui depuis 17 années que dure son Ambassade, conduit peut-être, partie de quelque système peu avantageux à la Republique même, & le profit qu'Elle pourroit faire en effet, en évitant toute Guerre, sont en un mot les deux Points, qui peuvent faire ajoûter quelque foi au jugement que l'on fait de ces apparences.

Je veux pourtant, que ceux qui pensent ainsi, ne rendent pas à Votre

D 2

Nation,

Nation, la justice qui lui est due. Mais je vous demande Messieurs, si rien ne vous empêchoit de parler naïvement, ce que vous diriez de votre propre Gouvernement, sur tout lorsque vous voudriez faire attention aux générositez des *Anglois*, pour le bien général de l'Europe ? aux forces qu'ils entretiennent dans la *Méditerranée*, pour le même but ? & aux Troupes qu'ils font passer dans les *Pais-Bas* ? Vous diriez indubitablement, tout au moins, que vous ne comprenez rien, à ce Gouvernement.

En effet il est aujourd'hui assez incompréhensible pour bien du Monde. Les *Pais-Bas Autrichiens*, devenus comme des Remparts, qui doivent préserver votre République de tout échec formidable, Elle devrait être la première à les maintenir dans toute la force imaginable. On la voit cependant dans l'occurrence du Monde la plus critique, négliger ces mêmes Remparts. C'est nonobstant là,

là, où il feroit peut-être plus tems que jamais, de porter les forces, que vous tenez oisives dans les enceintes de vos Provinces: C'est là où il est clair, qu'il faut travailler à la Paix, au bien des Nations infortunées, & sur tout à votre propre sureté, en parlant en Mars, & non en pacifiques.

LES apparences d'une bonne Paix, si vous ne vous refoudez sans delai à une vive Guerre, sont extrêmement éloignées, à moins que la *France* ne desiste tout à fait & bien-tôt, de toutes les affaires, où, pour le malheur de tant de Peuples divers, Elle s'est engagée si mal à propos. Elle n'en desisterra pourtant pas, tant que les Puissances Maritimes ne s'opposeront point à mains Armées, aux funestes projets de cette ambitieuse Couronne.

Vous sentez enfin toutes les conséquences des conjonctures presentes; votre Patrie ne les ignore pas, Elle

78 T A B L E T T E S

y est sensible, mais on diroit que quelque chose de plus fort semble l'emporter sur la bonne envie qu'elle a peut-être de seconder les bonnes & merveilleuses intentions de la *Grande Bretagne*, & lui fait embrasser le parti de mettre au hazard, ce qu'Elle n'a acquis, qu'à force de tems, de courage, de prudence, de secours, de peines, de sang & de sommes immenses.

QUEL sera le Siècle, si telle chose arrive, qui pourra y ajouter foi ? Mais on a beau dire, il n'est pas à croire, qu'une Republique aussi Sage, que l'est celle de *Hollande*, soit si peu clairvoyante, pour ne pas s'apercevoir, que ses Barrières seroient bien-tôt renversées, si Elle ne prevenoit, de concert avec l'*Angleterre*, le triomphe au quel l'ennemi aspire en secret.

Non, la chose n'est pas à imaginer. La raison & le plus fort des intérêts, deffendent d'en concevoir l'idée.

dée. Effectivement, seroit-il naturel de se figurer, que les Etats G. des P. U. n'auroient mis des forces de Terre & de Mer sur pié, à d'autre dessein de s'en servir, que lorsqu'on les attaqueroit ? Ne seroit-il pas alors trop tard d'en faire usage avec fruit ? Ils ne seront certainement point si credules, pour ajoûter trop de confiance aux protestations de la Cour qu'ils appréhendent le plus.

Le passé ne leur offre que trop des exemples sinistres, pour ne pas voir par de tels miroirs, qu'il vaudroit mieux s'exposer sur un Pont flottant à la merci des plus grandes fureurs des Eaux, que se fier sur les plus belles promesses de cette même Cour ?

En un mot tous excès sont dangereux. Trop de prudence devient souvent un Abîme de perils, également que plusieurs autres vertus, lorsqu'on n'y met pas des bornes à propos. Que n'ont quelquefois pas

80 TABLETTES

coutés des excès, qui ne devoient leur origine qu'aux meilleurs principes du Monde & qui ne tendoient qu'à des fins merveilleuses ?

IL faudra donc se persuader, Messieurs, que L. H. P. après toutes meures reflexions faites, ne trouveront point de parti plus efficace à prendre, qu'à montrer les grosses Dents à la Puissance qui les berce, & qu'Elles devront non seulement imiter les *Anglois*, mais se lier à eux de toutes les façons, ou exposer l'Europe, par consequent leur Republique, à la bonne ou mauvaise fortune qu'il plaira au sort de lui accorder.

AUCUN de nous ne blâma l'ecrit, au contraire, on le trouva très judicieux pour la conjoncture critique du tems, mais le Philosophe, je trouve dans cette pièce, dit-il, une certaine liberté de plume, dont le voile est un peu clair. Parbleu dit là dessus mon *Italien*, lorsqu'on ecrit sur de matières de cette nature, il ne faut
jamais

jamais enveloper la verité de ces nuages, qui peuvent intriguer la conception du lecteur. A mon avis en pareil cas, on doit s'exprimer nettement & sans fard, autrement l'essentiel de la claire Politique, risque de se rencontrer dans une obscurité d'où tout le Monde n'est pas capable de l'arracher.

SUIVANT moi, Mr. raisonne juste, reprit l'*Espagnol*, & je suis de sentiment, qu'on doit écrire pour tous ceux qui savent & qui veulent lire. Le moment de se separer étant arrivé, le Philosophe fût avec l'*Espagnol*. Mon *Italien* & moi, primes un chemin opposé au leur. Nous fûmes traverser la Riviere pour nous rendre à un endroit qu'on nomme en *Anglois* *Cuper's Garden*, ce qui signifie Jardin de *Cuper*. L'entrée en est d'un demi Schelin, ou six sous d'*Angleterre*, qui en valent 12 de *France*.

MON *Italien* en me conduisant vers cet endroit, ne m'avoit dit autre

chose si non, qu'il me menoit à une promenade, que je ne serois pas fâché de voir. En effet le premier coup d'œil de ce Jardin me frappa, en ce que je decouvris en y entrant, une illumination à la quelle je ne m'attendois pas. Plus j'avance plus j'en apperçois, & un moment après j'entendis tout d'un coup le commencement d'une Musique assez bonne, exécutée par vingt cinq à trente instrumens melangez. Les Musiciens étoient dans un grand Pavillon appuyé sur pilotis, dont le toit n'étoit soutenu que par des colonnes, & tout ce bâtiment, qui n'étoit que de bois, se trouvoit élevé au milieu d'un quarré à contenir presque quatre mille personnes, entouré de galeries meublées de tables, bancs, &c. & bien éclairées. Le reste du terrain pouvoit être planté de plusieurs centaines d'arbres de distance égale, à chacun desquels, il y avoit sous les branchages, à la hauteur de 7 à 8 piés, une lanterne composée

composée d'une seule pièce de verre blanc. On peut aisément comprendre que cela devoit faire, sur tout pendant une belle nuit comme il faisoit ce jour là, un spectacle charmant à voir.

PLUS loin étoit un terrain deux fois aussi long que le quarré dont on vient de donner une idée, percé d'une avenue à droite & à gauche, & d'une troisième dans le milieu, qui repondoit au Pavillon où étoit la musique, le tout très éclairé. Il y avoit de côté & d'autre des deux sexes, de tout âge & de toute condition. Les uns promenoient, les autres étoient attentifs à écouter la symphonie; Plusieurs ne faisoient ni l'un ni l'autre, & trois ou quatre cens personnes occupoient cent tables au moins, toutes garnies d'un goût ambigu & de quantité de verres & de flacons, par conséquent ce que je depeins ici, repandoit ensemble dans tout cet endroit,

droit, une diversité si singulière, qu'il y avoit certainement de quoi s'amuser.

MAIS ce n'étoit pas là encore tout ce qu'il y avoit à voir pour le demi Schelin chacun, que nous avions payé. Après nous être promené d'un bout à l'autre, à droite & à gauche, nous primes possession d'une table & dans l'instant un jeune homme bien bâti, en bonnet & tablier blanc, vint nous offrir ses services, avec une grace & une politesse *Françoise*. Ensuite de quoi, il fût nous chercher ce que nous lui demandames, sur tout, une bouteille de bon vin, qu'il-eu soin de nous apporter.

DANS cet endroit là, il ne manque ni Deesses, ni Nymphes du Siècle, mais il y régne un si bel ordre, qu'on ne peut y lier que de parties secrètes pour ailleurs. Aussi les belles demi vertus, ne paroissent là, que pour y promener leurs attraits, qui souvent, sont des Ameçons, où se prennent nombre de disciples de l'Amour, dont quelques

quelques uns ne se rendent dans ce lieu, qu'à dessein de donner dans le premier filet qui leur plait un tant soit peu. C'est-ce que je remarquai en partie, par diverses demarches & contenance concertées. D'ailleurs mon *Italien*, qui connoissoit l'aleure *Britannique*, me fit faire des observations, par lesquelles je decouvris à tous momens, des rencontres & des liaisons qui avoient plus du rapport aux intrigues de la grande *Magdelaine*, qu'à la vie des chastes Saints Peres.

LA Musique alloit toujours son train, & le même mouvement général continua de la même maniere dont j'en ai decrit le gros, jusqu'à dix heures. Alors je decouvris tout d'un coup une grande clarté au dessus du pavillon où étoient les instrumens & je vis en même tems une revolution générale parmi tout le Monde, qui étoit dans ce petit espèce de Jardin de Cocagne. La clarté en question provenoit

provenoit d'un feu Artificiel qui commençoit à attirer les yeux d'un chacun. Je fus voir comme les autres & je ne pûs m'empêcher de rire en decouvrant à travers de l'Artifice, la figure d'une femme qui filoit à un Roüet d'où il sortoit des petards en abondance, fusées, &c. Au bout de l'avenüe qui aboutissoit au Pavillon, il y avoit une espèce de Galerie ou Cabinet, qui y faisoit face, & d'où il sortoit des fusées illuminées à mesure que le Roüet tournoit plus ou moins vite, ce qui dura un bon quart d'heure. Ensuite on vit sortir du Cabinet qui étoit moitié moins haut que le Pavillon, un Vaisseau tout en feu, le quel monta à voiles deployées rapidement sur deux cordes bien tendues, en jettant feu & flammes, petards, &c; & fût joindre la fileuse, qui le reçut par une decharge d'Artifice, dont les Spectateurs eurent lieu d'être plus que satisfaits pour leur argent. On peut voir tous les jours la même

même chose dans le même endroit, pendant tout l'Ete.

MAIS il y a deux autres endroits de divertissemens, qui sont véritablement des merveilles de félicité, où la Musique seule, coûte plus de cent Guinée par semaine & où l'on voit des illuminations, qui surpassent tout ce qu'il soit possible d'imaginer en ce Genre. A un de ces derniers endroits, il y a une espece de Sale, qui a couté seize mille Guinées, qu'on juge du reste. On en donnera enfin une description abrégée dans la troisieme partie.

EN sortant de cet endroit, nous repassâmes la Riviere, & en me rendant ensuite chez moi, je rencontrai plusieurs Chânoines de l'ordre de Cithère, dont quelques unes, mises de bon goût, me prièrent fort gracieusement & de la maniere du Monde la plus galante, de leur faire la grace de les accompagner, mais revenu du chant de ces Oiseaux nocturnes, je leur

leur souhaitai à tous, une meilleure fortune, & je fus me coucher très tranquillement.

LONDRES me paroît extrêmement débordée, dis-je le lendemain à mon Philosophe : du moins le sexe, qui donne dans un certain travers, semble se moquer du qu'en dira-t-on, au suprême degré. Je lui fis un fidèle recit des propositions qui m'avoient été faites la veille par les Chanoineses en question. Bagatelle que cela, dit-il, c'est si commun à *Londres*, qu'à telle heure de nuit qu'on y marche, on y fait par tout des pareilles rencontres : Les ruës sont pavées de ces sortes de Nymphes de Venus, qu'une infinité d'autres plus jolies, réduisent à chercher ceux, qui ne pensent point à elles.

MAIS repris-je, l'impudence avec la quelle elles s'adressent au premier venu, est quelque chose qui fait croire que la Police *Britannique* doit être bien indulgente à leur égard.

Oh,

Oh, répartit le Philosophe, la Police, pense peu à ces sortes de Gens. D'ailleurs on arrêteroît plutôt le Cours d'un Fleuve, que celui de la lubrique galanterie. Le tiers de *London* subsiste par ce canal, car si je vous disois, qu'il y a plus de Maisons commodes dans cette ville, que dans le reste de l'Europe, je vous dirois, peut-être, une parfaite vérité. On n'en chagrine ordinairement ni ceux qui les occupent, ni ceux qui y fréquentent, à moins qu'un caprice subit, n'y transporte à l'improviste des personnes qui ont droit de voir ce qui s'y passe, alors l'injustice est souvent exercée. Je vai vous en citer un exemple récent.

IL n'y a pas quatre jours, qu'il prit fantaisie à un officier de Police, de faire une visite nocturne dans une Maison, qui manquoit, dit-on, à payer un certain tribut. Toutes les belles qui s'y trouverent furent non seulement enlevées, mais on arrêta plusieurs

plusieurs femmes dans la rue, sur lesquelles on n'avoit aucun droit. On mit la plupart de ce Monde en lieu de sureté, & cela avec si peu d'ordre & tant de confusion, qu'il y eût quelques personnes d'étouffées : entre autre une blanchisseuse enceinte, qui avoit été rencontrée allant de grand matin à son ouvrage ordinaire, & la Populace à été tellement irritée d'un fait si inique, que ne pouvant déchirer en pièces, ceux qui en étoient Auteurs, à vengé la mort des personnes étouffées, en demolissant de fond en comble, l'endroit où elles avoient péri si misérablement. Ainsi ajouta-t-il, il vaudroit infiniment mieux qu'on ne fit point du tout de démarches de Police, que d'en faire de si fatales pour des innocens.

VOILA qui est odieux, dis-je, & les Auteurs de pareilles fatalitez mériteroient pour recompense une belle & bonne cravate de Corde. J'en conviens, reprit le Philosophe, mais
ici,

ici, comme ailleurs, on ne prend pas toujours ceux, qui souvent le méritent le plus. Une voiture arrivant pour le conduire à la Campagne, où il alloit passer quelque tems avec son Elève, je pris congé de lui.

Son absence m'occasionna, au reste, une aventure assez particuliere. Comme j'allois voir un jour s'il n'étoit pas de retour, sa servante me donna une lettre adressée à Mr. à *Londres*. Cette fille m'assurant, que Mademoiselle Emelie la lui avoit laissée pour me la mettre en main dès que je viendrois, je la mis à ma poche, dans la pensée qu'on n'avoit pas mis mon nom sur l'adresse, faute de le savoir. Etant chez moi, j'ouvre la lettre en question, & j'y trouve ces lignes.

MONSIEUR,

VOUS me connoissez mal & je vous connois trop. Nos caracteres & nos inclinalions différent si considerablement, qu'il est de necessité indispensable,

pensable, que nous rompons pour toujours. Je ne veux ni excuses ni explications. Vous pouvez si bien m'en croire, que j'ai non seulement brûlé vôtre dernière sans la lire, mais encore sans l'ouvrir. Je ne suis jamais dupe deux fois d'une même personne. Toute la grace, que je vous demande, c'est de penser à mon égard, de même, que si vous ne m'aviez vuë de la vie, & d'agir avec moi, au cas que le hazard nous fit rencontrer en quelque'endroit que ce fût, comme j'ai résolu de faire. Il est constant enfin, que je ne vous regarderai d'avantage, qu'avec la plus grande des indifferences. Je cesse d'être au de là de l'imagination,

Votre T. H.

EME.

Tout ce que je pouvois démêler de ce langage, étoit le stile d'une Femme piquée au dernier période
de

de quelque procédé offençant de celui, à qui on avoit eû intention de faire adresser la lettre qu'on vient de lire. Plus j'y réfléchissois, plus je m'imaginois, qu'un qui pro quo, devoit me l'avoir fait parvenir. Cependant, la servante de qui je la tenois me réitera le lendemain, que Mademoiselle *Emelie* la lui avoit laissée avec ordre de me la mettre en main, dès qu'elle me verroit, & qu'elle étoit répartie immédiatement après pour la Campagne.

NE comprenant, en un mot, pas la moindre chose à cela, je laissai au tems à m'éclaircir de la méprise, ou du jeu, car il n'étoit pas possible de me figurer, qu'*Emelie* eût pû m'écrire une telle lettre, si non par motif de badinage. Je ne lui avois jamais parlé en particulier, ni n'avois dit d'elle à ame au Monde, que choses à lui faire honneur, de sorte, que j'avois lieu de croire, que la servante devoit avoir commis une
grande

grande erreur en me donnant cette lettre, mais je me trompois : *Emelie* lui avoit véritablement recommandé de me la mettre en main.

ENFIN le retour du Philosophe, développa le qui pro quo. *Emelie* l'avoit elle-même commis. S'en étant appercuë peu d'heures après, dès qu'elle fût en Ville, elle écrivit un billet à dessein de tâcher à me le faire tenir avant que je ne parlerois au Philosophe, & ayant vû passer mon *Italien*, elle lui demanda ma demeure, & je reçû son billet le même jour : il s'exprimoit en ces termes.

MONSIEUR,

UNE méprise dont je n'ai à me plaindre qu'à moi-même, est cause, qu'on vous a remis une lettre, destinée pour tout autre que je ne vous crois. La grace dont je vous prie est, de dire à Mr. G—, que vous avez reçu sa lettre, mais qu'il vous

vous à été impossible de l'aller voir à la Campagne. Vous considerant pour un galant homme, je me repose sur votre prudence. J'espere que vous voudrez bien m'en favoriser, & que vous ne douterez point de l'estime avec la quelle je demeure,

MR.

Vôtre T. H. Serv.

EMELIE.

MONSIEUR G — est le nom du Philosophe. Il n'en falut pas d'avantage, pour me mettre au fait de la conduite que je devois tenir pour obliger *Emelie*. M'étant rendu chez elle le lendemain pour voir le Philosophe, avez vous reçu, me dit-elle, le billet, que j'ai pris la liberté de vous envoyer? Oui, répondis-je, foyez tranquille. Je lui remis en même tems la lettre que la servante m'avoit donnée,

née, en lui disant, il en fera comme si je ne l'avois jamais vuë. Elle m'en donna aussi-tôt une, que le Philosophe m'avoit écrit de la Campagne, & que son Elève avoit cru avoir laissé à la servante en place de celle que j'avois reçu. Une grande distraction enfin fût cause de cette erreur.

EMELIE me dit, qu'elle me parleroit à la premiere occasion favorable à cet effet, & je montai ensuite auprès de mon Philosophe, qui après m'avoir embrassé, me fit des reproches gracieux sur ce que je n'avois pas été le voir à la Campagne, mais je ne manquai pas d'excuses.

DEPUIS mon absence de *Londres*, dit-il, vous n'avez pas eû disette de nouvelles curieuses. N'eussiez vous lu que les papiers publics, vous aurez appris le coup de foudre, que la Paix de *Breslau*, entre S. M. *Hongroise* & *Prussienne*, à été pour les *François*. Que les *Hongrois* continuent par de faits Héroïques,

Héroïques, à faire ouvrir des terribles yeux aux ennemis de la Reine de *Hongrie* : Que nos Vaisseaux, qui proménent sur la *Méditerranée*, contraignent l'Infant Dom *Philippe* à demeurer en *Provence* : Que le Roi de la *Grande Bretagne* sans s'arrêter aux discours de celui de *France*, n'en pousse pas moins ses entreprises : Que le Roi de *Sardaigne* commence à mener bon train les *Espagnols* & les *Napolitains*, sans se mettre beaucoup en peine de tout ce que l'on peut dire & faire aux Cours de *Madrid*, de *Versailles*, & de *Naples*. Cet Illustre Mars tombe à bon compte par preleminaire, sur la friperie du Duc de *Modene*, dont son Alliance avec la famille de *Bourbon*, lui coutera, suivant les apparences, seulement ses Etats. Pour le coup, ajouta-t-il, je pense, que les bravades *Espagnoles* & *Françoises*, sont aux abois. Le pauvre Cardinal de *Fleury* ne fait plus que devenir. Sa Majesté *Hongr.* ne veut
E écouter

écouter chose au Monde de la part de ce Ministre : Elle dit nettement, que tout ce qui sent le terroir de la *Gaule*, est contagieux à ses Interêts, & je vais vous montrer un dessein de fantaisie, qui denote, les sentimens de cette Princeesse, l'embarras du vieux Cardinal, & l'Etat où il a conduit les affaires de *France*. Mon Philosophe, déroula alors un papier, où la taille douce que voici, étoit crayonnée.

VOILA qui demontre clairement, dis-je, que les Fleurs de lis ont extrêmement perdu de leur lustre entre les mains du Cardinal qui les tient. Aussi les actions militaires des *François*, n'ont jamais été dans un si grand discredit, qu'elles le sont aujourd'hui. Les Maréchaux de *Broglie*, & de *Bélisle*, sont à *Prague*, au centre des crises les plus effrayantes. Les Troupes qu'ils commandent peuvent si peu, dit-on, se tirer du Labyrinthe où elles se trouvent, qu'elles sont blo-
quées



According to Act Sep. 1742.

Geo. Bickham junr. Del. Sculp.

Published by Will. Meyer at Boerhaave's Head, near Exeter Change in St. Strand.

*Fleury les Lis a fait fleurir,
Aussi les a t'il fait fletrir. Haarlemse Courant, vanden. 4. Sept. "*

4 AU 58



qu
un
Si
ver
cru
lan
de
tan
fer
Gé
Ils
da
tot
la
la
qu
rit
vo
tai
de
la
d'
So
à
Co

quées de façon à ne pouvoir s'ouvrir un passage, qu'à la pointe de l'Epée. Si elles voyoient encore jour d'en venir à bout, la ressource quoique cruelle, ne laisseroit pas d'être consolante ; mais la Garnison & l'Armée de *Prague*, se trouvent entourées de tant de Foudres terribles, qu'on croit fermement qu'il n'en échapera ni Généreaux, ni Officiers, ni Soldats. Ils sont tous, en un mot, autant que dans les filets de Mars. Leur ruine totale invitera la victoire à mettre sur la tête du Prince *Charles de Lorraine*, la plus belle Couronne de Laurier, que Heros ait jamais eu. Il la méritera d'autant plus, qu'il est rare de voir à son âge un aussi grand Capitaine qu'il est. Il possède la vigueur de la jeunesse, le courage d'un Mars, la Prudence d'un Senat, la Politique d'un Ministre qui y est confit, la Science d'un Général qui à blanchi à la tête des Armées, la Politesse d'un Courtisan parfait, la grandeur d'Ame,

de ses Ancêtres, l'équité de Thémis, & la Générosité d'un Roi, qui n'a rien à lui.

TANT de merveilleuses qualitez, reprit mon Philosophe, sont, je ne sai depuis combien de Siècles, comme héréditaires dans la Maison de *Lorraine*. Elle a fourni du moins, quantité de grands Princes, qui paroissent à la vérité, revivre tous, en celui qui commande en *Bohème*, pour la Reine de *Hongrie*, & on craint, dit-on, à *Versailles*, que cet Illustre rejetton, n'y fasse payer chèrement tous les chagrins que cette Cour a causé jadis, à celle de *Lorraine*. En un mot la *France*, a plus à craindre qu'il n'est possible de prévoir. Elle est épuisée dans un tems où elle auroit besoin de Monts d'or, & Elle a un Ministre, qui n'est propre, disent bien de Gens qui le connoissent à fond, qu'à administrer des affaires qui vont d'elles mêmes. Voici du moins, ajouta-t-il, copie d'une lettre qu'a écrit depuis
peu

peu, un *François* à un de ses Amis, sur les matières dont nous avons parlé. Ayant pris cette copie il la ce qui suit.

MONSIEUR,

VOTRE langage d'aujourd'hui sur l'invincible Puissance *Françoise*, diffère, je n'en doute nullement, de celui que vous teniez, il y a dix à douze mois. La Reine de *Hongrie* est bien éloignée de sa perte totale : Je crois certainement, que vous devez en convenir. Les affaires de cette Princesse ont, du moins, une face bien différente de celle, que vous & mille autres de vôtre sentiment, esperoient qu'elles auroient sur la fin de cette Année, lorsque la Renommée publioit, que le Cardinal faisoit en moderne *Merlin*, [ainsi qu'il a été démontré par une Estampe des plus singulieres,] le plus tranquillement du Monde, le partage des Etats de la Maison d'*Autriche*. C'etoit là, il

faut l'avouer, une chose très digne de pitié, & une chose, qu'à moins d'être presque aveugle dans les Intérêts des Puissances, on devoit s'attendre à la voir timpanisée & détruite, ainsi qu'il est arrivé. Vous traitiez ce que je vous en disois, de bibus, d'absurdité, &c, mais à vous parler confidemment, je n'en considérois pas moins les divers Systèmes de Son Emi—, pour des fruits derivez d'un Genie usé & très superficiel en solidité.

Si la mémoire vous rappelle des circonstances, que je vous en ai cités, & que vous rejettiez d'un air un peu caustique, vous sentirez peut-être, que je connoissois plus que je ne le disois encore, la portée de l'Esprit du Ministre, que des millions d'Ames avoient considéré comme le plus grand que la *France* eût possédé.

CENT & cent fondoient le crédit qu'il s'étoit acquis, sur la soit disante dextérité avec la quelle il avoit uni les
Duchez

Duchez de *Bar* & de *Lorraine*, à la Couronne de *France*. Vous même, ne manquez pas, dans l'occasion, d'opposer ce fait, aux sentimens, que j'avois de l'Art du Cardinal, comme un Bouclier Politique : vous n'aurez pas oublié, je pense, que je vous ai plusieurs fois répliqué à ce sujet, que l'esprit le moins delié, à la place de Son Emi—, auroit pû profiter, aussi bien qu'Elle, de la conjoncture, puisqu'il n'y avoit alors, pour ainsi dire, qu'à demander la *Lorraine*, pour l'obtenir. Ce n'étoit donc point là un coup de Cabinet, de nature à devoir faire régarder le Cardinal pour un Genie supérieur. C'étoit dans les occurrences critiques & délicates, où la mort de l'Empereur *Charles VI.* avoit jetté l'Europe, que Son Emi—, auroit pû, si Elle en eût été capable, se montrer digne du Titre de grand Ministre : Titre vaste dont Elle étoit honorée par bien de personnes, qui n'en connoissoient,

peut-être, pas plus le prix, que la valeur de celui, qui s'en trouvoit gratifié.

MAIS si le Cardinal eût trouvé le moyen de terminer les différens survenus entre le Cours de *Vienne*, de *Berlin* & de *Munich*, à la satisfaction réciproque des parties, & à mettre une Couronne sur la tête de l'Infant d'*Espagne* Dom *Philippe*, ce qui auroit infiniment été plus aisé par négociations que par les Armes, j'aurois alors convenu, que ce Ministre possédoit l'Art de gerer habilement. Mais engager le Roi son Maître, à tenter de faire un Empereur à son gré, à écraser la Maison d'*Autriche*, à dominer en Europe, étoit d'abord, vouloir ajouter des traits inéfaçables aux mauvaises idées, qu'on avoit encore de la bonne foi de la *France*, & mettre au surplus au hazard, la Puissance de Sa Majesté Très Chrétienne, sa gloire, les forces & les fonds du Royaume.

IL n'y avoit pas la moindre chose à craindre disiez vous : suivant vos lumieres, tout devoit fléchir & en passer par les volontez du Cabinet de *Versailles* : Le meilleur parti, que la Reine de *Hongrie* eût à prendre, étoit, de se jeter promptement entre les bras du Cardinal *Suranné*, si non, Elle ne devoit point s'attendre à pouvoir conserver un pouce de Terre, on la reduiroit, en un mot, à la Chemise : C'etoit là le Système, qui suivant vous, ne pouvoit manquer d'avoir son effet.

QU'EST devenu Mr. ce vaste & merveilleux Système ? La poudre à Canon, comme vous le savez, l'a presque converti en fumée, & plusieurs autres enfantés encore par ce même Cardinal, ont eu le même sort. Aussi reconnoit-il plus que jamais, l'étendue des travers où la Politique bornée, ou plutôt une Ambition sans borne, l'a fait donner. Il croioit, comme vous sans doute, qu'il

qu'il n'y avoit qu'à envoyer des Armées *Françoises* en *Allemagne*, pour faire dependre tout de lui: Qu'à menacer la moitié du Monde, pour obliger un chacun, à recourir sans delay à sa protection, & qu'à engager les *Suèdois* à la Guerre, [qui assez foibles d'écouter ses intrigues n'ont pas fait scrupule de se laisser conduire, comme par la main, au plus dangereux des précipices,] pour parvenir au but où il aspiroit d'atteindre.

MOYENANT de si ridicules projets, le Duc de *Baviere* étoit Empereur, il avoit la *Bohême*, l'*Autriche*, le *Tirol*, la *Carniole*, la *Stirie*, &c. Le Roi de *Prusse* la *Silésie*: Le Roi de *Pologne* la *Moravie*: Dom *Philippe*, la *Lombardie Autrichienne*: La *France* le *Païs-Bas*, & si on jugeoit à propos de laisser la *Hongrie*, à la Reine qui la possédoit, il falloit en reconnoissance de cette grace, que le Grand Duc, se depouilleroit de la *Toscane*, en faveur de qui le

Ministère

Ministère de *Versailles*, le jugeroit convenable.

DE l'avis du Cardinal & du vôtre, les choses ne pouvoient aller autrement, dès l'entrée des Troupes *Françoises* en *Germanie*. Il se trouve pourtant aujourd'hui, Mr., que vous avez prophétisé aussi mal l'un que l'autre. Qui que ce soit ne sauroit mieux le certifier que le grand Négociateur Comte de *Bélisle*, qui après avoir parlé autant qu'en Maître à toute l'*Allemagne*, à laissé à *Francfort*, sur le Trône de l'Empire, un Empereur chancelant, pour aller à *Prague*, crier grace en faveur des Troupes du Roi son Maître. Il n'a pas eû honte même, de réiterer tant auprès du Prince *Charles* de *Lorraine* & autres Généreaux *Autrichiens*, qu'auprès d'une Reine, que sa Cour & lui, avoient traité avec la dernière inhumanité, la plus inouïe des injustices, & une hauteur jusqu'alors inconnue.

L'AVIS, anonime, aux Electeurs ; la lettre, de même aloi, aux Grands de *Hongrie* ; & plusieurs autres écrits, dont vous avez Mr. assez ris sous cape en les lisant, [parce qu'ils sentoient le terroir *François*,] sont de pièces qui prouvoient à merveille, le caractère impérieux du Maréchal Comte de *Bélisle*. D'ailleurs l'air Souverain qu'il à deployé en *Germanie*, en y faisant une depense de Roi, fortifioient les sentimens où vous étiez, que tout iroit, comme j'ai rapporté, que vous le pensiez.

IL n'y a pas encore long tems, que ce même Maréchal enfloit d'Ambition à vuë d'œil, qu'il voloit de Cour en Cour, qu'il ne parloit, que d'un ton de *Cesar*, & qu'il se croioit à la veille de faire, par commission, la Loi à cent Nations diverses. Dans cette ferme esperance, il regardoit de mauvais œil, ceux qui ne le respectoient pas autant, qu'il le desiroit. A présent tout cela est évannoui.

noui. Ce grand Maréchal est dans *Prague*, sans pouvoir trouver moyen d'en fortir ; quel changement ! Il s'y trouve en un mot, comme un oiseau en cage : sa vanité est mâtée : toute sa grandeur est fonduë. Il prie ceux, pour qui, peu avant, il n'avoit point d'oreilles ; mais aussi, prie-t-il des sourds. Il s'humilie en vain, on ne veut entendre parler, ni de ses propositions, ni de celles de sa Cour : Enfin l'Orgueil baisse Pavillon inutilement. D'un autre côté, le Duc d'*Harcourt*, & son Armée, sont en *Baviere*, de même qu'une compagnie de Perdreaux tenuë en Arrêt, par un Braque des plus fermes. Quels revers Mr. ! Quelles Revolutions ! Quels tristes fruits pour la *France*, des Systèmes du Cardinal Ministre. En revanche, quels Tableaux gracieux, & magnifiques perspectives, n'offrent point à la Reine de *Hongrie* & à ses Alliez, des changemens de cette nature ?

L'ORAGE

110 TABLETTES

L'ORAGE tombe en un mot, sur ceux qui l'avoient formé. Il s'élève tempête sur tempête contre la *France*: cent Foudres paroissent se préparer à fondre sur sa Puissance déjà énermée. Le Cardinal soupire: Il a besoin de secours: Il ne fait plus de quel bois faire flèche: Son cerveau est épuisé: En vain il y cherche des ressources: Il en est entièrement dénué: Il s'égare de toutes les façons: Il est autant qu'éperdu: A peine trouve-t-il une goutte d'eau à la Riviere: De quelque côté qu'il tourne, il ne voit, comme dit un proverbe, autre chose que la Ville de *Livourne*. Voila enfin ce grand Ministre, qui acheve de démasquer la foiblesse d'un Genie, que la *France* & une multitude de braves & honnêtes Gens, risquent de payer chèrement.

IL faut au moins un second *Louvois*, des nouveaux *Turénnes*, *Luxembourgs*, &c. pour consolider les playes, dont le Ministère de Son Emi—,

à autant que surchargé le Royaume, & pour le relever des atteintes qui ont été portées à la gloire du Roi & de la Nation. L'espèce de honte, que traînent en *Allemagne* les Troupes de S. M. les insultes faites à ses Vaisseaux & à ses Ports, la façon avec laquelle on a obligé un Prince d'*Espagne* & Gendre du Roi T. C. à demeurer dans *Antibe*, le ton avec lequel on se prépare à parler par Mer & par Terre à la Famille de *Bourbon*, & les comedies que les Etrangers en font, sont autant de traits, qui risquent fort d'être transmis à la Posterité, sous les mêmes couleurs qu'ils se trouvent aujourd'hui, si les Vainqueurs poussent leur pointe, & sur tout, si la Reine de *Hongrie* peut bien-tôt venir à bout, d'envoyer aux *Pais-Bas*, une Armée composée de ces *Hussars*, *Rasciens*, *Croates*, *Hanaques*, *Licaniens*, *Waradins*, *Hulans*, *Transylvains*, *Esclavons*, &c. qu'une présomption blâmable,

blâmable avoit fait mépriser par ceux mêmes, qui en ont été fouëtés en Poste.

C'EST pourtant dans ces Païs, que le Comte de *Bélisle*, conseille depuis quelque tems, le Ministère de *Versailles*, de tenter des conquêtes, moins pénibles & plus certaines qu'en *Allemagne*, où il avouë, que ce seroit chercher la ruine des meilleures Troupes du Roi, que penser d'avantage à y vouloir faire des entreprises. Que direz vous Mr. de ce nouveau langage? Croirez-vous que ce soit ce fier Maréchal, Ambassadeur Plénipotentiaire, qui devoit tout subjuguier, qui l'ait tenu? Que pourrez vous présentement alleguer, pour dépeindre la *France* invincible? Trouverez vous dans vôtre imagination, de quoi rendre les Roles, que cette Couronne vient de jouer en *Allemagne*, de nature à la montrer plus brillante qu'Elle n'étoit avant, au Temple de Memoire? Direz-vous encore,

encore, que la Reine de *Hongrie* est perduë, & qu'il sera fait une capitotade des ses Troupes, si Elle hésite à implorer la clemence du Cardinal Ministre? Je crois que non.

Vous n'êtes pas le seul au reste, qui ait parlé ainsi. Un homme que vous connoissez, & qui se donnoit pour avoir été confideré du tems qu'il n'avoit que deux yeux, des plus habiles Membres de vôtre Gouvernement, pour le plus grand Politique du Siècle, prêchoit le même & absurde Evangile, que vous. Après avoir fait emplette de 98 œils, & qu'il se trouvoit par là en avoir cent, il chantoit pourtant sur un tout autre ton qu'auparavant. Il annonce avec empressement pour nouvelle, ce qu'un chacun fait & il se tuë à crier, qu'il avoit bien prévu tout ce qui est arrivé, & les evenemens qui s'enfantent. La justesse de ses conjectures ne doit rien au hazard, assure-t-il. Il n'a obligation d'avoir deduit

114 TABLETTE S

deduit l'avenir si clairement qu'il a fait, ajoute-t-il, qu'à la prévoyance, & à la pénétration de son Genie. Mais comme nombre de personnes savent de Science certaine, qu'il n'a prophétisé avec cent yeux, que choses incompréhensibles, on le regarde pour un Politique aussi aveugle à présent, qu'il étoit du tems qu'il n'en avoit que deux. J'ai l'honneur d'être très parfaitement,

MONSIEUR,

Vôtre très humble Serviteur.

PARBLEU, dis-je, cette lettre n'aura pas cours à *Paris*, où on donne, depuis un certain tems un Surtout de Pierre de taille, à ceux, qui s'avisent de faire mention de la verité. On ne veut seulement pas qu'on y dise, que les *François* sont malades en *Allemagne*. Mr. *Polichinelle*, de la foire *St. Laurent*, pour avoir parlé des affaires des *Païs Germaniques*,
à

à été fort proprement mis en Prison, avec son Gouverneur & sa Gouvernante. Voilà qui est étonnant, reprit le Philosophe, & je doute que Mr. *Polichinelle*, soit fort content d'un tour de cette nature.

Je quittai le Philosophe pour me rendre dans un endroit hors de la Ville, où une personne m'avoit fait promêtre de me trouver à cinq heures après Midi, m'assurant qu'elle s'y trouveroit aussi, mais je l'attendis en vain. En révanche celle designée dans la Première Partie, pag. 24. lignes 22 & 23, pour un homme bien mis & d'une figure antique, se trouva dans le même endroit, où j'attendois celle pour qui je m'y étois rendu. Nous rencontrant face à face nous nous arrêrames ensemble, & peut-être aussi en peine l'un que l'autre de savoir à quoi s'amuser, nous parumes satisfait du hazard qui nous fournissoit occasion de promener de compagnie. Le tems étoit
des

des plus beau, ce qui nous engagea tous le deux à respirer, en causant, un Air qui avoit quelque chose d'agréable. D'ailleurs cette personne antique avoit envie d'apprendre qui j'étois, & quel étoit mon Païs : curiosités aux quelles un étranger, est ordinairement sujet à faire naître chez bien de Gens, sans qu'ils en sachent quelquefois eux mêmes le véritable motif.

QUOIQU'IL en soit nôtre conversation roula d'abord sur les Païs Européens. Nous en avions vû une bonne partie, par conséquent, nous pouvions parler pertinemment de plusieurs endroits & en dire des choses mieux circonstanciées & plus justes, que si nous ne les eussions connues que par l'histoire.

C'EST dont nous convinmes, en citant certaines differences qu'il y avoit entre ce que disoient plusieurs Auteurs, de quantité de Pais, Villes, &c. & ce qu'il en étoit réellement.

NOMBRE

NOMBRE d'Ecrivains, dit Mr. de Surlai (nom de celui avec qui j'étois) parlent & mentent souverainement après d'autres, qui comme eux, ont donné des particularitez de cent & cent endroits, qu'ils ne connoissoient que par description. Ces descriptions, dressées peut-être encore sur des plus anciennes, qui n'annoncent quelquefois pas plus juste que d'autres, fait que ceux qui connoissent la verité rencontrent dans beaucoup d'Ouvrages, bien des erreurs pitoyables. Les Auteurs les plus renommez, tels que *Moreri*, *Bayle*, &c. en fourmillent. J'y ai du moins trouvé des fables, sur tout en matieres Geographiques, mœurs de divers Peuples, & qualitez de certains Terroirs.

JE dis fables, parce qu'en plusieurs endroits, ils m'ont représenté bien de choses, toutes autrement que je ne les avois vûes & qu'elles n'ont jamais été. Voila comme quantité
de

de livres instruisent mal, comme le faux se multiplie dans l'histoire & s'y multipliera, tant que des écrivains de crédit, ne feront point scrupule de travailler en matieres serieuses, sur la foi d'un tas de récueils, extraits, ou Voyages faits à l'ombre d'un bon feu. Combien n'y a-t-il pas de Gens qui parcourent les Pais étrangers sans sortir de leur Province & en donnent hardiment de descriptions qu'ils honorent du titre de nouvelles & exactes, quoiqu'elles ne soient, que vieilles choses pillées dans des mauvais bouquins, & rajeunies par des arrangements & des tours de Phrases modernes? Tel paroît enfin enfanter du neuf, qui n'est souvent qu'un plagiaire masqué.

VERITABLEMENT dis-je, bien de livres ne font qu'une espèce de contagion litteraire. Mais c'est d'ailleurs là un mal, qui est de quelque utilité, en ce que la plûpart de ces Ouvrages, se trouvent puisés dans
des

des autres qui renferment toujours quelque chose de bon, & que l'on néglige de lire, parce que l'âge en dégoûte souvent, nombre de personnes qui aiment la nouveauté. Si ce qu'ils rapportent offre des particularités dependantes de la Masse Géographique, qui ne soient pas connues, cela reveille la curiosité & entraîne à s'éclaircir par des recherches aux quelles on n'auroit point pensé; on retire toujours quelque fruit de semblables occupations. D'un autre côté si l'on voyage, il arrive, que pour voir si tels & tels Auteurs sont fideles, on se donne quelquefois la peine, de se transporter en bien des lieux que l'on ne feroit peut-être point, si on n'avoit pas lu ces Auteurs, & par là ils sont encore cause, que bien de personnes acquièrent des lumieres par la satisfaction qu'elles veulent avoir de s'assurer, si ce que disent quantité de livres, est vrai ou faux. Moi même je me suis mis au fait de
diverses

diverses verités par une raison à peu près de pareille nature.

TOUT comme il vous plaira, réprit Mr. de Surlai, qui pour un homme presque sexagénaire & demi, avoit l'esprit très sain & le jugement bon. Mais l'histoire sera donc toujours, à peu près comme le Monde, un Cahos perpétuel, & un chacun qui voudra être certain de la réalité, devra lire, non seulement milles & milles volumes, qui la plupart se font la Guerre en se contredisant fans-cesse, mais un chacun devra encore avoir recours à l'expérience ?

ON ne doit pas fort, repliquai-je, en attendre autre chose. Soit par envie de dire ce que l'on ne fait pas, Amour propre, ou partialité, il se trouvera, comme il s'en est toujours trouvé, des écrivains, qui non contents de commettre des erreurs qui se glissent malgré eux dans leurs ouvrages, en commètront des volontaires ou des hazardées; par ainsi ces defauts
seront

seront héréditaires chez la Gente Littéraire, & auront place au temple de la Posterité. Ce temple est enfin comme destiné, dit alors mon vieux *François*, à être le tableau de la vérité & du mensonge, mais il dépendroit fort des Souverains de lui procurer à l'avenir, un sort plus respectable.

PAR quel moyen? lui demandai-je. Rien ne seroit plus aisé, répondit-il, sur tout en ce qui concerne la Géographie, lumière, que l'on devroit rendre nette, brillante, solide & sans variation, c'est un flambeau dont la clarté, après celle du Ciel, se trouve universellement la plus nécessaire à l'homme, ce moyen au reste, le voici.

QUE chaque Souverain fit former des Memoires Géographiques des Provinces, Païs, Villes, Bourgs, Châteaux, Villages, Maisons, Bois, Rivières, grands Chemins, &c. de sa domination, mais Memoires justes, &

F fidelement

fidelement dressez sur la verité, où toutes ces choses se trouveroient, ce qui pourroit se faire de la maniere que je vai vous le dire, sans grande depense & en peu de tems.

UN Souverain n'auroit qu'à faire écrire une lettre circulaire aux Etats de ses Provinces, par la quelle il leur seroit enjoint, de faire dresser un plan exact du Pais de leur district, en un mot une Carte en ancre de la-Chine, où rien ne fût obmis & où tout fût distinct. Qu'il fût joint à cette Carte un mémoire ou description de chaque Ville & de leur dependances, qui en demonstra nettement l'étendue, l'état présent de ce qui pourroit s'y trouver de plus remarquable, le nombre des Maisons, Places, Ruës, Temples, Monumens, Situations du tout, &c; & à peu près la quantité des habitans, leur commerces, mœurs & inclinations. Un simple mémoire pareil, que chaque Bourgs, Villages, &c. devroit aussi fournir, & les Cartes
en

en question, feroient de quoi former par ordre Géographique, un Atlas Historique, au quel tous les Auteurs pourroient avoir recours lorsqu'ils devroient parler de quelques lieux qu'ils ne connoitroient pas par experience. Insensiblement par là, toute matiere Géographique deviendrait judicieuse & claire comme le jour. Rien ne seroit plus utile d'ailleurs à ceux qui doivent apprendre par le secours des livres, que ces ouvrages. Mais comme avec le tems tout change, afin de conserver toujours un vrai miroir de l'état present de toutes ces choses, cet Ouvrage Géographique, devrait être Seculaire, c'est à dire, renouvelé chaque Siècle, comme l'étoient certains jeux des *Romains*.

JE trouvai en cela une Idée qui ne tenoit pas de l'âge de ce Vieillard, & je sentis fort bien qu'une exécution de cette nature, ne dependroit, que d'une convention mutuelle des Souverains à ce sujet, & il est certain

qu'à une Paix générale, si un Prince propoſoit telle choſe, il n'y en auroit aucun qui ne ſe fit un plaifir d'y concourir pour ce qui concerneroit les Païs de ſa domination. Eux-mêmes ſeroient affûrez d'y voir clair juſque dans les moindres coins, en ce qu'ils en auroient pour ainſi dire toujours par là, un Tableau abrégé devant les yeux, le quel avec le ſecours des fideles Annales, produiroit peu à peu des Histoires generales & particulieres ſur les quelles on pourroit faire fond, & ſ'inſtruire avec ſatisfaction, utilité & agréablement. La Géographie & les époques en ſeroient du moins juſtes & il ne ſe rencontreroit plus à ces ſujets dans les Auteurs, de ces contradictions qui deſolent ſouvent ceux qui les liſent.

Un tel Ouvrage, dira-t-on, peut-être, contiendrait une maſſe de papier bien conſiderable. Point du tout, repon-t-on. *Moreri, Bayle, &c.* outre les inutilitez dont ils ſe trouvent

vent copieusement surchargés par l'avidité de nombre de Libraires à s'enrichir, contiennent des infinités de fatras & de répétitions, qui affomment le lecteur qui veut s'instruire. D'ailleurs, il y règne une sorte de confusion, qu'on peut les nommer à juste titre, des grands & chers labyrinthes Littéraires.

DEUX Dames, qui vinrent alors à passer, interrompirent notre conversation. Mr. de Surlai, s'avança vers elles, & leur fit des reverences qui ne sentoient pas du tout l'âge de 80 ans : il les connoissoit particulièrement. Elles étoient deux sœurs, veuves, fraîches, & gracieuses. Vous rajeunissez Mr. lui dirent-elles. Hélas Mesdames, reprit-il, rajeunir, non, mais je tâche de vieillir le plus lentement qu'il m'est possible, & pour ne pas vieillir autant que je le ferois, j'aurois besoin de deux Anges gardiens comme vous. Elles se mirent à rire & à le badiner.

Il leur offrit pourtant ensuite, à rafraichir & les pressa même de manière, qu'elles se laisserent conduire dans un lieu convenable à y faire collation. Le Vieillard me priant fort d'être de la partie, je ne me fis pas beaucoup persécuter à y consentir. Ces Dames me paroissoient aimables, de bonne humeur, & cela m'entraîna plus à leur faire compagnie, que toute autre chose.

L'AINÉE de ces deux sœurs, aimoit fort à parler des affaires du tems. Elle en raisonnoit même d'une façon, qu'on eût dit que les intérêts des Princes, avoient été ses principales occupations pendant sa vie. Enfin on parla Politique en faisant collation.

ON m'a assuré, dit entre autres choses cette Dame, que l'Empereur étoit dans le dessein de faire la Paix avec la Reine de *Hongrie* à quelque prix que ce fût, mais quoique ce Prince ne scût prendre de meilleur parti,

parti, c'est là une nouvelle qui me paroît destituée de raison. Suivant moi, dit Mr. de Surlai, si telle chose étoit, la *France* se garderoit bien je pense, de faire marcher le Maréchal de *Maillebois* au secours de *Prague*. Ce n'est point de la marche de l'Armée de ce Maréchal vers la *Bohème*, d'où dérive l'incrédulité où je suis, que l'Empereur pense à la Paix, j'établi cette incrédulité sur la seule conjoncture où se trouvent les intérêts de ce Monarque. Elle est si triste & si captieuse, qu'elle le réduit dans la dure nécessité de ne pouvoir suivre que de conseils étrangers, conseils qui le détourneront indubitablement toujours de songer à aucune Paix, & il peut d'autant moins en concevoir la moindre idée, qu'il n'a plus lieu d'espérer de rien obtenir par ce moyen, si non, que S. M. Imp. prit la prompte résolution de rompre son Traite avec les Cours de *Versailles*, *Madrid*, &c. & qu'Elle

qu'Elle implorat les bons Offices des Rois de la *Grande Bretagne*, de *Sardaigne*, de *Prusse*, & de quelques autres Puissances, qui, en faveur du bien général de l'Europe pourroient venir à bout d'engager la Reine de *Hongrie* à rendre la *Baviere* à l'Empereur, à consentir que ce Prince demeure sur le Trône où les troubles l'ont élevé & à redemander la *Lorraine* à la *France*, pour dedommagemens de la Guerre, & comme une chose qui n'avoit été cedée à cette Couronne, qu'en vertu d'un Traité, au quel Elle est contrevenuë de la maniere du Monde la plus manifeste & la plus criante. Outre qu'il n'est pas de l'interêt de bien de Puissances que la *Lorraine* soit *Françoise*, c'est que la demande qu'en pourroit faire, en ce cas, la Reine de *Hongrie*, auroit plus d'une apparence de justice, & par de telles propositions faites à la Cour de *Vienne*, S. M. Imp. pourroit voir jour de rentrer dans son

son Pais & de demeurer Empe-
reur.

L'IMAGINATION parût d'autant plus singuliere, que ce feroit là tenir à la *France*, un langage, au quel Elle repondroit fans doute à coups de Canons, mais comme ses Canons n'intimident presque plus personne, on pourroit aisement venir à bout de la refoudre à payer les pots cassés. L'*Angleterre* contribueroit, je pense, volontier à l'y contraindre dis-je, sur tout depuis qu'on assure, que l'union est retablie dans le Parlement,

PROBLEME que cela, reprit la Dame. Beaucoup de Gens parlent & raisonnent sur ce qui s'est passé dans nôtre Gouvernement comme des aveugles peuvent le faire des couleurs. Plusieurs écrits tant étrangers qu'*Anglois*, ont deduit les motifs des dernieres revolutions arrivées dans le Ministère *Britannique*, mais aucune plume n'a je crois été, trem-
pée

130 TABLETTE S

pée encore à ce sujet, dans la bonne ancre. Il en doit paroître un, dit-on, sur la même matiere, qu'on m'a assuré être un Chef d'œuvre de verité. J'aspire à le voir.

Fin de la Seconde Partie.

4 AU 58

CATALOGUE

CATALOGUE

De LIVRES, qui se trouvent
chez le même Libraire.

L'Abus des Confessions de Foi, ou reponse
à un escrit de Mr. G. intitulé Defense de
la Religion reformée, de ses Pasteurs, & de
ses Synodes, par un M. D. S. E. 8vo. 1718.

Bartbolini (Thom.) Acta Medica & Philo-
sophica Hafniensia Ann. 1671—76. cum fig.
4to. 4 vol. *Hafniæ* 1673—77

————— (*Erasmi*) de Naturæ Mirabilibus
quæstiones Academicæ, 4to. *ib.* 1674

Borrichii (Olai) cogitationes de variis Lati-
næ Linguæ ætatibus, & scripto Ill. viri Ger.
Joan. Vossii de vitiis Sermonis, accedit ejusdem
defensio nomine Vossii & Stradæ, adversus
Gasp. Scioppium, 4to. *ib.* 1675

Drakei (Jac.) celeberrimi Anthropologiæ
Auctoris, Orationes tres; De Febre intermit-
tente, de variolis & morbilis, & de Pharma-
cia hodierna, in lucem edidit, & Præfatio-
nem adjecit Edvardus Milward, M. D. 4to.
Lond. 1742.

Dissertation sur l'usage du Mercure dans les
Maladies Veneriennes, & autres; & sur la
maniere de s'en servir avec succez sans saliva-
tion; on y a joint une courte relation de l'E-
tat de la Medecine en Russie, & de quelques
cures

CATALOGUE de Livres, &c.

cures fort remarquables qu'on y a faites, en suivant la methode proposée, par *Vincent Brest*, 8vo. *ib.* 1735

Petiti (Pet.) in tres priores Aretæi Cappadocis Libros commentarii, nunc primum editi, 4to. *ib.* 1726

Portraits des Hongrois, des Hussars, des Pandoures ou Croates, des Waradins ou Esclavons, & des Ulans, &c. qui sont au service de L.L. M. M. la Reine de Hongrie & le Roi de Prusse; dessinés après Nature en neuf belles taille douces, par des Personnes de Distinction; on y à ajouté des Descriptions exactes des Pais, des Mœurs, de l'Habilement, & des Armes de ces Peuples, en François & Anglois, fol. *ib.* 1742.

Portrait (le) du Comte de Kevenhuller Veld Maréchal, & General commandant des Armées de Sa Majesté la Reine d'Hongrie & de Bohême, en Baviere; gravée d'après un original Peint par J. Meitens à Vienne, grand in folio. *ib.* 1742

Tablettes Mixtes ou l'Inconnu a Londres, avec fig. 12mo. 3^e Partie, *sous Presse.*

Vüe Perspective de la Ville de Prague, avec les Campemens des Autrichiens, &c. devant cette Ville, telle qu'ils étoient situé le 20 Sept. N. S. Plano: *AD 58*

n
ut
5
-
i,
6
s
-
e
bi
uf
-
-
t,
&
-
d
-
e
-
d
2
-
c
it
t.